Irénikon

TOME VIII

1. 1931 Janvier-Février.

RIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRÉNIKON

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

Prix d'abonnement pour 1931 :

Belgique : 40 fr. (*Le numéro* : 8 *fr.*)

Pays à demi-tarif postal * :

12 belgas (soit 43 francs français, 4.5 florins hollandais, 7 marks) (*Le numéro* : 2 belgas).

Pays à plein tarif postal : 17 belgas (soit 10 shillings, 2.5 dollars) (*Le numéro* : 3 belgas)

Rédaction et administration :

IRÉNIKON, PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE.

Comptes chèques postaux : Bruxelles, 1612.09

Paris : Laporta, 1300.79.

La Haye : Laporta, 1455.29.

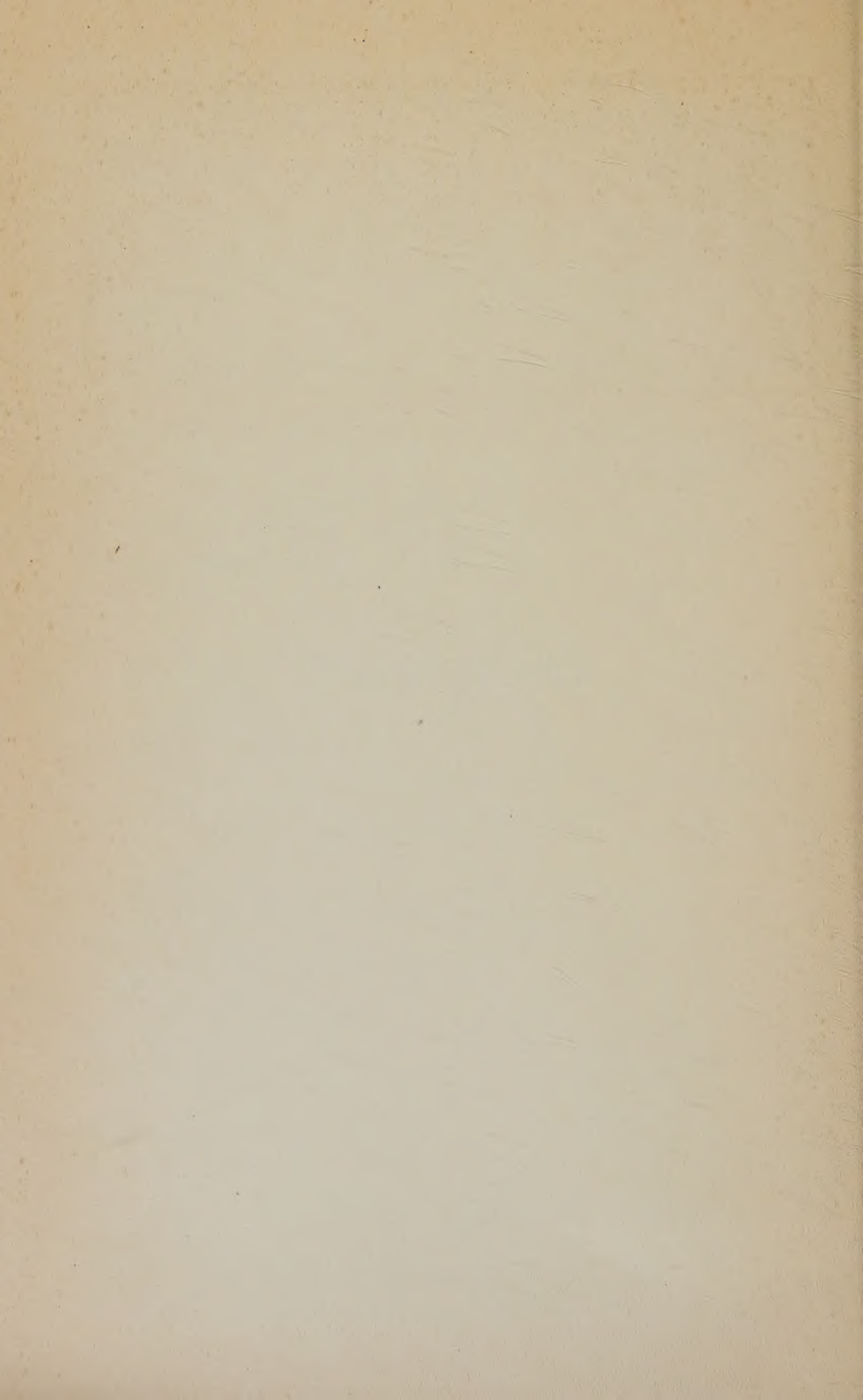
* Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Brésil, Bulgarie, Égypte, Espagne, Esthonie, Éthiopie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Liban, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Syrie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

SOMMAIRE

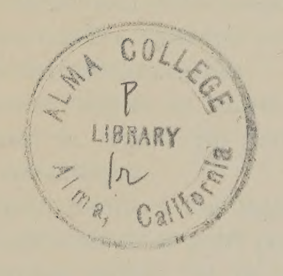
COMPTES RENDUS

(*Voir la suite des comptes rendus à la 3e page de la couverture*)

IRÉNIKON



Irénikon



TOME VIII

1931

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

Imprimi potest.
Lovanii, 16 mart. 1931.
† BERNARDUS, Abb. Coadj.

Imprimatur.
Namurci, 18 mart. 1931.
A. COLLARD, Vic. gen.

IRÉNIKON

Tome VIII | N° 1 | Janvier-Février 1931

Le problème de l'Unité sous le signe des Carpathes.

Qui peut soupçonner la lente germination d'idées que silencieusement recouvre la longue nuit de plusieurs siècles d'histoire non écrite, chez un petit peuple qui s'est développé sans fracas, à l'abri de ses hautes montagnes, sans participation aux grandes péripéties des peuples qui l'entouraient ?

Vienne un événement hors pair qui réveille de ce trop long sommeil, et se découvrent mille courants extraordinairement puissants, des conflits aigus qui avaient, sans qu'on s'en aperçoive, leurs antécédents cachés.

C'est ce qui est arrivé, depuis les traités de 1919, pour le petit peuple habitant la région qui porte maintenant le nom de Russie Subcarpathique.

Sujets de la Hongrie, soumis à une législation fortement centralisatrice, les habitants de ce petit pays, les *Roussines*, n'existaient pas comme peuple. Ils ne conservaient leur langue que grâce à leur Église gréco-catholique, mais tout espoir de gouvernement ou d'existence autonome leur était absolument interdit.

Tel était l'état des choses lorsque vint la constitution de la Tchécoslovaquie. Le gouvernement nouveau favorisa largement l'expansion de leur culture slave et leur a solennellement promis l'autonomie dans les cadres de la République.

Mais, ce qu'on ne pouvait soupçonner, c'est à quel point deviendraient âpres les luttes de partis dans un pays qui ne compte que 750.000 âmes et où jusqu'en ces dernières années régnait une sage unité de vues.

Le combat s'est déclenché presqu'en même temps autour des questions religieuses et d'une dispute grammaticale, la dernière recouvrant plus ou moins nettement des intentions d'ordre religieux.

Lorsque, après la guerre, en un sursaut qu'on n'avait pas prévu, des villages entiers se séparèrent de l'Union séculaire et se prononcèrent pour le pravoslavisme, chassant leurs prêtres, brûlant maisons et meules de foin, envahissant et retenant de force les églises uniates, au même moment, chez les gréco-catholiques, se dessinait une scission, toute platonique, semble-t-il, car il s'agissait non point du tout de la fidélité au Souverain Pontife, mais de savoir quelle langue culturelle on devait adopter, quelle grammaire synthétiserait le mieux les dialectes populaires qui se parlaient au sud des Carpathes, « de Poprad jusqu'à la Tisza ».

Les quelques écrivains, tous prêtres gréco-catholiques à deux ou trois exceptions près, qui avaient publié des œuvres littéraires pour le peuple des Carpathes, avaient adopté la langue grand-russe, avec toutefois quelques retouches où l'on sentait l'influence du vieux slavon d'église. En 1919, le prêtre Aug. Vološin, directeur de l'école normale d'instituteurs d'Užhorod, qui avait, en 1909, âprement fulminé contre certaines tentatives d'ukrainisation parmi les Roussines d'Amérique, changea brusquement d'attitude, et, alors qu'avant la guerre, il avait publié une grammaire dont le langage était dans les traditions des Carpathes, se mit à publier une nouvelle grammaire où il adoptait la terminologie et la graphologie ukrainiennes. C'était une déclaration de foi qui devait être suivie de la fondation d'une société ukrainienne, la « Prosvita », et de toute une tactique tendant à imposer les manuels ukrai-

niens dans les écoles, et à proclamer que le peuple carpathique était, ce dont il ne s'était jamais douté, ukrainien.

D'un autre côté, gardant les anciennes traditions de langage et de culture, en 1923, se fondait la Société de Al. Duchnovič. Elle avait pour but de promouvoir la culture et la littérature grand-russes, selon la tradition de Duchnovič, chanoine de Prešov († 1865), le plus grand des auteurs roussines et l'éveilleur de son peuple. Son président est l'Archidiacre Eumène Szabo, auteur d'une grammaire très appréciée, et qui synthétisait judicieusement les efforts traditionnels de la linguistique carpathique ; le vice-président et secrétaire très actif est le Dr S. Fenzik, professeur de théologie au grand séminaire gréco-catholique d'Užhorod. La société progressa rapidement, et comptait, au début de 1931, 264 salles de lecture pour le peuple, plus de 15.000 membres ; et pendant l'année 1929 avait donné 2860 conférences. Ces chiffres, à une très grosse majorité, l'emportent sur ceux des autres sociétés fonctionnant dans le pays.

Tendances linguistiques, libres et à juste titre intéressantes, mais qui dès le début recouvraient des conceptions différentes, séparant en deux camps les gréco-catholiques eux-mêmes.

Ce n'est pas sans raison que l'idée ukrainienne a pris naissance en Russie subcarpathique au moment même de l'explosion du schisme dans ce pays. Bien qu'on puisse donner de cette propagande, diverses causes intellectuelles et purement théoriques, dont l'existence est évidemment indépendante des événements récents (plus grande proximité de la langue ukrainienne et du parler populaire, influence des idées ukrainiennes de Galicie...), les dirigeants de ce mouvement croient que l'ukrainisme est nécessaire comme le seul moyen de sauver l'Union en ce pays. Estimant que la propagande dissidente s'est faite principalement au nom de la culture russe, que cette culture est profondément entachée de haine contre Rome et l'Occident,

de sorte qu'il soit pratiquement impossible de séparer l'idéologie russe de préjugés et de sentiments anticatholiques, ils en concluent qu'on ne peut rien édifier de franchement catholique sur cette base, et qu'il faut, si l'on veut rester catholique, épouser une idéologie plus catholique, plus rapprochée de l'Occident et même, d'aucuns disent, antirusse. Ces positions intransigeantes leur sont évidemment suggérées par les circonstances présentes en Carpathorussie, où les représentants de la culture russe, je veux toujours dire grand-russe, sont pour la plupart en guerre ouverte avec l'Union.

Mais cette conception risque de présenter l'Union sous un jour qui n'est pas tout à fait exact. A se confiner aux nécessités locales, ou à ce qu'on croit tel, on perd de vue les problèmes dans leur ensemble et même on oublie leur vraie nature. Une importante question comme celle de l'Union des Églises ne doit pas être traitée au gré des tendances particulières, ni liée à aucune combinaison politique, mais toujours considérée en dépendance des vrais et larges principes catholiques.

Nous n'avons pas la prétention de la traiter en ces quelques lignes, il ne s'agit ici que de faire quelques remarques à son sujet.

Sans doute, en nombre de villages qui se sont séparés, le mouvement a débuté et a été entretenu sur les bases de la culture russe : construction d'églises de style grand-russe, port de l'habit sacerdotal comme les prêtres de Russie, chant d'église plus ou moins remanié à la manière de Moscou, livres russes inspirant la haine de Rome... Sans doute aussi, nombre de ceux qui sont affectionnés à la culture grand-russe ont incliné vers le schisme... Mais est-ce une raison pour adopter et propager une idéologie contraire? Je ne crois pas qu'on arrive ainsi au but poursuivi.

S'il s'agissait d'une doctrine mettant la foi en péril, il faudrait la combattre ; mais ici, il s'agit d'une *culture na-*

tionale ; l'Église ne combat jamais une culture, grosse de l'histoire de tout un peuple ; elle en distingue la doctrine qui peut être ici ou là erronée ; mais elle tâche partout de s'adapter à toutes les cultures qu'elle rencontre. C'est ce qu'elle fait en mission ; là elle se trouve en face de cultures bien plus opposées au catholicisme, et pourtant elle désavoue tous les efforts qui consisteraient à substituer, en ces pays, à la culture nationale une culture européenne.

Or, en Russie subcarpathique, l'Église se trouve en présence de questions culturelles, nationales encore mal définies ; si ce pays était l'Ukraine, sans conteste aucun, elle ne ferait aucune difficulté d'adopter l'idéologie ukrainienne, en toute loyauté ; mais dans ce petit pays, la tendance grand-russe est affirmée par un grand nombre de paysans autant que par une large partie de la classe cultivée, le clergé tout spécialement, et par les chiffres de la Société Duchnovič. L'Église reconnaît cette tendance ; on ne voit pas à quel titre elle devrait la combattre. Si, au lieu de corriger ce qu'il y a de tendancieux dans l'idéologie russe, elle la condamnait en bloc, en adoptant une autre idéologie opposée et agressive, elle convaincrait la culture russe d'incompatibilité entre elle et l'Église catholique. C'est ce que disent les Russes, renfermés dans leur séparation voulant empêcher tout effort de rapprochement avec le catholicisme et qualifiant de renégats tous ceux qui reviennent à la vraie Église.

Mais c'est ce que l'*Église ne veut pas*. Elle laisse la porte large ouverte à tout fidèle russe, lui montrant qu'il peut rester fidèle à sa patrie et à ses traditions chrétiennes tout en reconnaissant le Successeur du Prince des Apôtres.

Mais les Ukrainiens, par leur attitude veulent convaincre de cette incompatibilité ; adopte-t-on, favorise-t-on des coutumes culturelles grand-russes, absolument indemnes de tout péril d'hérésie, on est immédiatement taxé

d'erreur et de schisme. Ne voit-on pas que c'est faire le jeu des ennemis de l'Union, au nom de l'Union même ?

Au contraire, l'Union, telle qu'elle a été toujours comprise par l'Église catholique, a été faite pour réunir tout l'Orient, dans l'unique Église, telle qu'elle se trouvait constituée avant le Xe siècle, sans aucune exclusive, sans aucune solidarité avec un parti politique, quel qu'il soit.

A beaucoup, la question de l'Union se présente sous la forme d'un dilemne entre les termes duquel il faut impitoyablement choisir :

ou bien *une seule vraie Eglise à laquelle toutes les autres doivent se soumettre* ;

ou bien *l'entente entre les parties séparées d'un même corps* ; et l'on se butte à des discussions théoriques sur ces deux points. Sachant fort bien qu'il faut écarter la solution (suivant laquelle on ne serait plus dans la ligne catholique) d'une entente *entre égaux* qui se feraient des concessions mutuelles pour le bien de la paix, nous pensons qu'il y a une question préalable à poser, avant le dilemne ci-dessus présenté, question culturelle et non théologique, question d'histoire, de celle qui est faite et de celle qui se fera : *quelle a été et quelle doit être la place des Slaves dans l'Église catholique ?* Si cette question est résolue, un très grand pas sera fait vers la conclusion de l'Union.

L'histoire nous montre que, peut-être à cause de leur naturel doux et patient, les Slaves n'ont eu qu'une petite place dans l'Église : part timide et souvent ignorée ou passée sous silence. Évidemment il y a beaucoup de Slaves catholiques : les Polonais, Croates, Slovènes, Tchèques, Slovaques, Ruthènes font nombre et ce nombre est imposant. Mais la question que nous posons est la suivante : la place qu'ils occupent dans l'Église correspond-elle à leur valeur, leur culture ? Sont-ils des constructeurs *actifs* de la pensée catholique ? Pour cela il faut qu'ils y concourent non *comme individus*, comme auditeurs de leçons enseignées par d'autres,

ou comme traducteurs, mais *comme groupes, comme peuples*, comme représentants qualifiés de leur culture nationale. Or si l'on se demande quel est l'art religieux catholique que les Slaves ont créé, quelle est leur place dans l'ascétisme, la théologie catholique, quel est leur apport culturel dans l'élaboration de la philosophie catholique, on hésite à répondre.

Dans un livre d'histoire de la spiritualité chrétienne (1) on passe en revue, à diverses époques, les auteurs, les types de spiritualité ; on note, d'une façon intéressante, la spiritualité espagnole, la française, l'italienne, l'allemande... et on trouve que chaque peuple y a mis sa marque particulière; on y trouve, même dans les hautes sphères de la mystique, une frappe du caractère national. Or, dans cette revue qui prétend être universelle, *pas un mot des Slaves*. Sur quatre forts volumes, on ne trouve que quatre pages sur les auteurs ascétiques polonais. Et c'est tout.

Et l'on est étonné, quand on a vécu en contact avec ces multitudes si profondément religieuses, toujours en route vers quelque lieu de pèlerinage, où toute manifestation, de sentiments humains, artistiques, politiques, prend si facilement une expression religieuse, que ces masses chrétiennes n'aient donné naissance à aucune œuvre digne d'être notée, n'aient su faire éclore que des élèves plus ou moins dociles ou des imitateurs. Et pourtant ils savent volontiers être eux-mêmes : les costumes populaires, les chansons de village, les arts décoratifs dans la moindre cabane d'un paysan de Slovaquie, sont remarquables de fraîcheur et d'originalité. Comment se fait-il que tout cela n'ait pas trouvé son expression originale dans la vie de l'Église ?

Et si on connaît quelques écrivains slaves, on ne les connaît que sous un nom ou langage étranger ; on ne les connaît pas comme Slaves : qui sait parmi nous que Lancicius était un polono-lithuanien ? mais d'ailleurs pourquoi a-t-il

(1) P. POURRAT, *La Spiritualité chrétienne*. Paris, 1925.

justement latinisé son nom ? que Balbin était un jésuite tchèque, et non polonais, comme le dit Pourrat dans les quatre pages consacrées aux Polonais... ?

Mais d'ailleurs, les auteurs ecclésiastiques suivent en cela un courant général ; qui sait que Mendel, savant biologue, qui a donné son nom aux « caractères mendéliens », était un Morave ? Et un auteur tchèque se plaignait dernièrement que dans les revues internationales, les grands congrès, soient admises toutes les langues européennes, même celles de petite envergure, comme le portugais, mais qu'on n'y tolère jamais une langue slave. En 1922, lors du Congrès international de philosophie, on passa en revue à peu près toutes les nations ; seuls les Slaves furent ignorés ; et pourtant les russes ont eu Tolstoï, V. Soloviev, Dostoïevskij....

A cela on peut attribuer des causes diverses, soit la difficulté de ces langues, soit les crises par lesquelles ces nations ont passé, l'état de dépendance où elles se trouvaient jusqu'en 1919 ; mais le fait reste : la pensée slave ne fut pas suffisamment connue dans le monde européen ; si elle fut connue, ce fut toujours quand elle prenait un vêtement d'emprunt qui la fît admettre (1); en tout cas elle ne put montrer son vrai visage. Et l'Église ne changea pas la situation générale. Pour arriver à la notoriété dans la vie de l'Église, pour y prendre une part active, les peuples slaves se mirent plus ou moins à la remorque des pays d'Occident ; travail d'adaptation qui ne pouvait favoriser un essor vraiment original de leur pensée religieuse. N'étaient-ils pas victimes d'un préjugé durement enraciné que, pour faire figure de bon catholique, il faut se rapprocher de la culture des pays occidentaux d'Europe ?

Or c'est dans ce défaut de timidité intellectuelle que tom-

(1) Les savants tchèques, qui écrivaient des ouvrages scientifiques avant la guerre devaient, pour se faire lire, les écrire en allemand.

bent nos bons ukrainiens ou ukrainophiles de Carpathorussie. Ils pensent que l'idéologie ukrainienne sera plus favorable à l'Union parce que plus occidentale. C'est là un préjugé, je me permets de l'affirmer, qui a déjà fait grand tort à l'Union. Sans doute nous devons reconnaître que l'Union donna un vrai essor à la vie intellectuelle du pays, créant des écoles, des institutions normales d'instituteurs et publiant des livres de prières pour le peuple. Le docteur Dmitri Popovič, professeur de religion au lycée de Chust, l'a bien mis en lumière (1). Mais on ne saurait toutefois nier que les Uniates sont encore loin de donner à l'Église catholique une culture originale assez puissante pour s'imposer ; le défaut en tient à la timidité des promoteurs de l'Union et de leurs continuateurs : s'ils avaient pu prendre en toute liberté des bases orientales (2), qu'imposait naturellement leur rite *oriental*, pour l'éducation de leurs clercs et leur formation religieuse, ils auraient pu donner une théologie solide, une spiritualité, un art religieux en accord avec la culture de leur peuple à l'intérieur de l'Église catholique. Mais il n'en a pas été ainsi, et ils se sont fait trop docilement les imitateurs des Latins, regardés comme les prototypes de la culture catholique.

Cette idéologie est malheureuse et ne peut provoquer une extension sérieuse à l'idée même d'Union : au lieu d'appeler l'Orient à collaborer avec l'Occident dans l'unique Église, on demande aux Orientaux de renoncer à leur origine pour se faire à moitié occidentaux.

Mais le but de l'Église est plus large : elle veut l'introduction des cultures slaves, orientales à côté de celles qu'elle possède déjà. Pour réaliser ce but, une seule voie se présente à nos efforts : *fournir aux Slaves déjà catholiques les moyens*

(1) DM. PROPOVIČ, Série d'articles publiés en 1930 dans la revue catholique « *Apoštolát Sv. Cyrilla a Metoděje* », sur l'Union en Carpatho-russie. Dm. Propovič est un prêtre roussine gréco-catholique.

(2) Position que recommande largement le Souverain Pontife Pie XI. Encycl. *Rerum Orientalium*.

de se maintenir en contact étroit avec leur propre culture : repousser définitivement ce préjugé que pour être bon catholique, il faut toujours en quelque manière être latin : ne pas solidariser le catholicisme avec une culture quelconque. mais laisser la porte largement ouverte à tous les éléments authentiquement chrétiens.

On ne peut nier que le problème soit délicat, car il s'agit de maintenir l'équilibre entre deux termes qui semblent s'opposer :

L'Union, en entendant par là les Églises orientales en communion avec le siège de Rome, ne doit se solidariser avec aucun parti ; elle ne dépend d'aucun : elle est ouverte à tous.

Et d'autre part, ce n'est pas comme individus, *mais comme races*, que les Orientaux sont rattachés au siège de Rome et donc ils doivent y conserver toutes leurs traditions de race, tout l'ensemble de leur culture : bien plus, c'est par là, et par là seulement qu'ils pourront vraiment fournir un apport sérieux aux œuvres catholiques, à son idéologie, à son ascèse, qu'ils seront un élément productif, agissant, comme le sont déjà les peuples catholiques d'Occident.

Ces idées sont bien dans la ligne des efforts généraux de l'Église catholique. Toujours elle s'est élevée contre la monopolisation de ses œuvres par une culture particulière ou encore bien plus par un parti politique.

Dès ses premières années S. Paul empêcha que l'Église naissante ne restât inféodée aux coutumes judaïques : on ne devait exiger des Grecs et des Romains qui venaient à la foi aucune abdication de leur culture nationale ; et c'est par ces idées larges, osées, que l'Église remplit le message du Christ et s'étendit par le monde. Quatre siècles passent : l'Église est devenue gréco-romaine ; mais voilà que le torrent « barbare » menace de détruire toute cette culture, déjà si bien christianisée ; d'aucuns s'inquiètent : le christianisme subsistera-t-il au naufrage de l'empire ? et S. Augustin

répond, enseignant que l'Église vivra aussi bien de ces énergies nouvelles que des vieilles traditions romaines.

Et aujourd'hui, à ceux qui craignaient peut-être que, dans les missions, les indigènes, représentants d'une culture nationale païenne, fussent peu aptes à donner une hiérarchie authentiquement chrétienne, le Souverain Pontife répond en créant une haute hiérarchie indigène en Chine, au Japon, aux Indes...

De même, à ceux qui, déjà chrétiens, abordent en esprit d'union l'Église catholique, celle-ci ne demande aucun changement dans leur culture : elle n'a aucune préférence, elle laisse subsister toutes les différences nationales et les consacre. Sachant que, dans d'autres domaines, les Orientaux, voulant imiter l'Occident, n'ont pas su utiliser normalement les découvertes scientifiques, les progrès intellectuels que leur apportait l'Occident, mais en usent comme les enfants jouent avec des engins meurtriers, adoptant une psychologie qui leur va mal et fait d'eux des inadaptés, l'Église craint qu'en matière religieuse aussi, ces mêmes Orientaux mésusent de ce que l'Occident a acquis à la suite de longs efforts, par une patiente et lente évolution, et qu'ils l'assimilent légèrement sans se rendre compte que les formes de cette pensée ne peuvent adhérer à la leur avec la même facilité que les marchandises pénètrent chez eux par le dernier train venu. Une fois bouleversées des traditions séculaires, des aspirations sacrées et depuis longtemps savourées, on se demande si elles pourraient être remplacées par des traditions étrangères, dont le peuple d'Orient est incapable de saisir tout le sens profond parce qu'il ne les a pas vécues. L'Église catholique n'apporte pas des dévotions spéciales ; là n'est pas sa force ; mais dans la fidélité aux paroles du Maître, dans le ferment spirituel qui peut aujourd'hui encore, comme au temps des Apôtres, transformer tout le bagage humain, quel qu'il soit, où qu'il se trouve.

La terre s'est faite plus petite, la famille humaine s'est

singulièrent rapprochée : aucun problème, si spécifique qu'il semble d'un petit groupe, ne peut être traité à part : il ne trouvera sa solution que s'il est envisagé au point de vue mondial, procédant des larges idées vraiment catholiques, identiques pour vous et le peuple d'à-côté.

C. BOURGEOIS.

Velherad, Tchécoslovaquie.

Missions orthodoxes du Japon et de Perse.

Depuis le milieu du XVIIIe siècle, l'Église orthodoxe de Russie, et plus particulièrement le monachisme, ont fait des efforts constants pour propager la foi chrétienne dans les régions proches du grand empire. Le missionarisme orthodoxe fut étroitement lié à la formation de l'empire russe et employa les mêmes voies que sa colonisation. Et dans tous les pays qui subissaient l'influence de leur puissant voisin, naquirent ainsi des centres religieux où se célébrait la divine liturgie selon le rite byzantin : c'est en effet par la splendeur des saints mystères que ces peuples de l'Asie se convertirent au christianisme.

Nous trouvons une mission à Kadiak (Alaska) (1794-1837) fondée et entretenue par les moines de Varlaam. Quand ceux-ci durent quitter le pays, un grand moine, « l'apôtre de l'Amérique russe », le futur métropolite de Moscou, Innocent, la dirigea et la développa encore. Ces pays formaient avant la guerre un îlot orthodoxe composé de trois diocèses.

Aprés avoir évangélisé la Chine pendant deux cents ans, l'Église orthodoxe, établit, en 1862, un centre au Japon, et rayonnait même de là sur les pays limitrophes. Cette mission, tout comme les missionnaires de l'Amérique non russe, était pourvue de tout le nécessaire par le service de procure de la Société missionnaire orthodoxe, fondée en 1870 à Moscou et réunissant les comités locaux de 44 diocèses (1896). Cette société possédait un capital mobilier très considérable et disposait de revenus annuels de plusieurs millions de roubles.

Parmi les œuvres orthodoxes à l'étranger, il faut encore mentionner la *Société impériale orthodoxe pour la Palestine.* Fondée en 1882 et placée sous le protectorat du

Grand-Duc Serge, elle avait non seulement pour but de venir en aide aux pèlerins, mais elle entretenait douze écoles russes en Palestine et centralisait en outre les fonds destinés aux monastères russes en Terre sainte et au Mont-Athos.

Il faut mentionner enfin, sinon du point de vue strictement missionnaire, au moins comme signe de la solidarité orthodoxe les sommes spéciales prélevées sur l'avoir du Saint Synode de Pétersbourg et destinées à venir en aide aux églises pauvres ou à la propagande orthodoxe en Bukhovine, Serbie, Monténégro, ou encore dans la Russie podcarpathique et en Pologne.

La Révolution a profondément modifié la situation des missions orthodoxes. Un de nos amis et collaborateurs s'est donné la peine de recueillir des données sur les différents centres missionnaires russes d'à présent.

Les deux documents qu'il nous a transmis sont de toute première main : le premier est une lettre de Monseigneur Serge, évêque du Japon, le second de l'archimandrite Vital, qui administre la mission de Perse. Il y aurait encore à parler, pour être complet, de la mission aléoutienne de l'Amérique du Nord, de la mission chinoise, de la mission coréenne, et des nombreuses missions sibériennes, caucasiennes et touraniennes. Peut-être aurons-nous l'occasion de donner ultérieurement une notice sur celles-ci.

I. Lettre de l'archevêque Serge.

18 février 1930,
4 Higashi-Koobaicho,
Surugadai, Kanda-Ka,
Tokio, Japon, Archevêque Serge.

« † Bien-aimé,

Je répondrai assez succinctement à votre lettre, vu le manque de temps libre.

Il n'a pas paru d'ouvrages capitaux sur la Mission de

l'Église orthodoxe au Japon, sauf le livre de Mme Palatonov: *L'Archevêque Nicolas, apôtre du Japon*, d'un caractère plutôt littéraire. Des articles séparés concernant l'Archevêque Nicolas parurent dans les périodiques édités par les Académies de Saint-Pétersbourg (*Lecture chrétienne*) et de Moscou (*Messager théologique*), en 1910-1911, à l'occasion du cinquantenaire de l'activité missionnaire de Mgr Nicolas.

L'archevêque Nicolas fut nommé, en 1860, chapelain près le consulat russe à Hakodaté, arriva en cette ville en 1861, avec le grade de hiéromoine, fut en congé en Russie pendant un an (1869-1870), sollicita alors (en avril 1870) la fondation d'une Mission Spirituelle au Japon, et, nommé archimandrite en qualité de chef de celle-ci, rentra au Japon et alla s'établir à Tokio. En 1880, il vint pour la seconde fois en Russie, sut trouver de l'argent pour le soutien de la Mission, et repartit pour le Japon, après avoir été sacré évêque. A partir de cette date, jusqu'à sa mort, survenue le 3 (16) février 1912, il ne reparut plus en Russie. Ayant commencé son apostolat de 52 ans par... « zéro », il finit par voir le nombre de Japonais orthodoxes monter à 32.000. En vérité, ce fut l'apôtre du Japon.

La Mission orthodoxe au Japon ne s'est jamais occupée de la « russification » des Japonais orthodoxes, n'a jamais enseigné « l'orthodoxie russe ». L'oubli absolu de toute politique et la prédication de la pure orthodoxie catholique — voici le *principe* de notre travail, et là est notre force !

Nous avons au Japon une magnifique cathédrale en pierre (à Tokio) ; des églises consacrées à Hakodaté (en pierre), Sendaï, Sirakava, Takasaki, 2 à Tokio (en bois), Sioubenobi, Toïhasi, Okasaki, Nagoïa, Kiotto, Osaka (au total 13 églises consacrées), 55 maisons de prières (avec iconostases réduites et autels portatifs), et, en outre, une vingtaine de locaux loués pour les réunions des chrétiens.

L'Église japonaise compte 30 paroisses japonaises, 32 prêtres *japonais*, 5 diacres, 30 catéchistes.

Il n'y a plus de *missionnaires russes*. A la tête de l'Église est placé le chef de la Mission orthodoxe, avec le titre d'Archevêque du Japon.

Il y a à Kobé une maison de prière pour les émigrés russes (qui sont au nombre de 150 environ), desservie par un prêtre et un diacre, Russes réfugiés.

La liturgie et les prêches se font en langue japonaise ; le chant également, mais les motifs sont russes.

Il y a environ 40.000 Japonais orthodoxes ; il y en a près de 15.000 fervents (communiant, faisant des dons, etc...)

Si les Japonais sympathisent à l'Orthodoxie ? Il est difficile de répondre à cette question. Il faut aussi savoir que sur les 60 millions de Japonais, il n'y a, après 70 ans de travail, que 300.000 chrétiens de toutes confessions. Le Japon est entraîné par une culture matérialiste... Néanmoins, nous, orthodoxes, baptisons annuellement près de 500 personnes (dont la moitié sont des enfants : accroissement naturel de l'Église).

L'Église japonaise ne possède pas l'autocéphalie et n'y songe point.

L'Église japonaise n'est pas autonome *de jure*, mais elle l'est *de facto* : les circulaires, les prescriptions et les édits du Gouvernement ecclésiastique russe sont rarement applicables, souvent même inutiles à l'Église du Japon.

L'Église japonaise se considère comme un petit membre du grand Corps — l'Église russe, et présentement l'Église patriarcale (et non « Vivante, » ou « Réformée »), cette vieille Église orthodoxe gouvernée par le Gardien du Siège Patriarcal, Mgr Serge, secondé par le Saint-Synode patriarcal. C'est sous leur juridiction immédiate qu'est placée l'Église japonaise.

Moyen d'évangélisation : prédication dans les familles,

sans ce bruit des manifestations et des conférences ; l'apostolat est positif (non apologétique) : « Je suis le Christ ; crois si tu veux ! », sans polémique, sans critique aucune des autres confessions ; sans attaques même contre le bouddhisme et le sintoïsme : le Christ lui même — comble de Vérité — n'accaparait les cœurs que par la paix.

Relations avec les autres confessions : « bon voisin » avec les protestants ; amicales avec les anglicans ; nulles avec les catholiques : ceux-ci nous montrent de l'hostilité, et nous les ignorons en silence.

L'Église japonaise possédait avant le Révolution russe un séminaire ecclésiastique et 2 instituts religieux pour femmes. Mais ils sont fermés depuis 1918. L'Église japonaise n'a pas la force matérielle d'avoir ses écoles propres.

Elle est matériellement indépendante : les ouailles nourrissent elles-mêmes leur clergé... Nous n'avons jamais reçu et ne recevons pas de subsides de l'étranger. Depuis octobre 1918, la Russie n'a plus fourni un sou... De temps à autre, certaines personnes nous font de petits dons pécuniaires.

Sans la connaissance de la langue japonaise, un missionnaire n'aurait que faire au Japon. Et maintenant, vu l'absence des moyens, il n'aurait même pas de quoi vivre.

Excusez pour ce peu de notes : tout en écrivant, j'étais sans cesse interrompu par des visiteurs.

Que le Christ vous garde !

Votre humble serviteur.
† SERGE,
Archevêque du Japon.

II. LETTRE DE L'ARCHIMANDRITE VITAL.

Monsieur,

En réponse à votre lettre, j'ai le plaisir de vous informer que la Mission orthodoxe en Perse fut fondée, non pour

les Perses eux-mêmes, mais pour les Chaldéens ; ainsi tombent vos questions concernant les Perses. Le nombre de Chaldéens, vivant dans la région d'Ourmiah, que j'administre, atteint 50.000 ; la majorité est orthodoxe, puis viennent une quinzaine de mille de protestants, encore moins de catholiques, et un peu d'autres hétérodoxes. La fondation de la Mission fut posée en 1898. Le 25 mars de cette année, l'évêque de Sounourgan et d'Ourmiah, Mar-Jonas, abjurait, avec toutes ses ouailles, le nestorianisme pour l'orthodoxie. L'union fut scellée à Saint-Pétersbourg, dans la Laure de St-Alexandre-Nevsky, où Mar-Jonas vint avec sa suite. L'archiprêtre de la ville d'Erivan, Vladimir Senatsky, préparait le reste de la masse nestorienne à l'acceptation de l'Union, pendant que Mar-Jonas séjournait en Russie. C'est donc lui qui fut en quelque sorte le fondateur de la Mission orthodoxe d'Ourmiah. Lorsque Mar-Jonas rentra, on composa à Ourmiah une Mission composée de Russes. Le hiéromoine Théophylacte, gradé de l'Académie de Saint-Pétersbourg, en fut créé chef. On lui adjoignit quelques membres, quatre, je crois. Mais une mésintelligence naquit entre le hiéromoine Théophylacte et l'archiprêtre Senatsky : celui-là fut rappelé, celui-ci s'était suicidé avant le rappel de Théophylacte. La cause de cette honteuse mort du premier missionnaire à Ourmiah, fut, sans doute, la dyarchie dans la Mission. Théophylacte fut encore délégué pour la deuxième fois, avec le grade d'archimandrite, mais ne resta pas longtemps. Après lui, la Mission fut environ quatre ans sans chef (jusqu'août 1902) ; elle était administrée par le diacre Michel Sarkissov et le lecteur Basile Mamontov, lequel demeura dans la Mission jusqu'à la fin de sa vie, et mourut martyrisé le 14 août 1918 ; il fut enseveli à Hamadan. En 1902, la Mission reçut pour chef l'archimandrite Cyrille, maintenant Métropolite de Kazan, et qui fut, ces dernières années, traîné dans les geôles et les camps de concentra-

tion de l'U. R. S. S. Ce prélat fut secondé par le hiéromoine Serge Lavrov, gradé de l'Académie de Saint-Pétersbourg ; ce dernier reçut le grade d'archimandrite et le gouvernement de la Mission en 1905, lorsque l'archimandrite Cyrille quitta Ourmiah. Serge resta dans la Mission jusqu'en 1905, et fut sacré premier évêque d'Ourmiah. Sous son épiscopat, les Chaldéens-Unis eurent pour pasteurs Mar-Jonas, mort en 1908 ; Mar-Élie, sacré à Saint-Pétersbourg par des évêques orthodoxes ; Mar-Abraham, enfin, qui abjura le nestorianisme mais n'a jamais eu de diocèse effectif. Mar-Élie décéda à Ourmiah en 1929. Sous l'archimandrite Cyrille, la Mission commença à s'acquérir des constructions : on éleva un mur encerclant ses terres, un corps de bâtiments avec une Église dédiée à Saint Serge (Radoniežsky) et à Saint Cyrille (l'Apôtre des Slovènes), des bâtiments de service (écuries, grange) ; et, en automne 1903, les missionnaires purent occuper leurs propres établissements, car jusque là, ils étaient hébergés dans des maisons privées. En 1904, au-dessus du grand bâtiment, on en éleva un autre (l'église), ainsi qu'une école à deux étages, où étudiaient une soixantaine de jeunes Chaldéens-Unis. Les écoles — pour garçons et jeunes filles — s'ouvrirent également sous l'archimandrite Cyrille, dans des maisons privées. L'école pour garçons avait sept classes et donnait accès à la prêtrise. On y étudiait les langues suivantes : le russe, le persan, le chaldéen et le syrien liturgique. Sous le gouvernement de Serge, d'abord higoumène (prieur), puis archimandrite (abbé) et enfin évêque des missionnaires d'Ourmiah, la Mission perdit la paix intérieure, — entre missionnaires, — et extérieure — avec les évêques chaldéens-unis et les consuls russes. Sous l'évêque Serge, les missionnaires étaient : le hiéromoine Juvénal, gradé de l'Académie Théologique de Kazan, qui ne resta que huit mois ; après lui furent envoyés trois hiéromoines : Pimène Bielolikov, de l'Académie de Kiev ; Corneille Soboliev, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et Serge Chameline, de l'Académie de

Moscou. Tous ces Missionnaires, à commencer par Juvénal, se disputèrent avec leur chef et se retirèrent, sauf Pimène. Après eux, en 1906, fut envoyé le hiéromoine Alexis Keuznetsev, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, qui lui non plus ne resta pas lontemps. Cette époque fut désastreuse pour la mission : tout marchait mal. Le travail était : pédagogique dans les écoles, liturgique dans l'église, pastoral dans les différents villages. Outre leur propre église, les missionnaires devaient desservir encore l'église de la ville. Tout ce travail ne pouvait pas être dûment mené à cause du manque d'unanimité parmi les membres de la Mission. En 1914, les Turcs entreprirent l'occupation de la Transcaucasie en passant par le territoire perse, et la Mission fut obligée de quitter Ourmiah avec le consulat russe, et de rentrer en Russie. Les écoles émigrèrent ; de même presque tous les chrétiens ; ceux qui restèrent furent violentés pour devenir musulmans. Ainsi un curé chaldéen-uni, du village Mouchava, apostasia avec toute sa famille. Au village Aboula-Kjandy, deux prêtres étaient pressés d'accepter l'Islam : un orthodoxe et un catholique ; le premier se montra plus faible que le second, mais, soutenu par ce dernier, il partagea avec lui un martyre commun. L'évêque Mar-Élie, resté à Ourmiah, fut arrêté et dut souffrir bien des avanies ; enfin, saisissant un moment favorable, il s'échappa et s'enfuit en Russie. Les bâtiments de la Mission furent occupés par les Turcs ; l'église fut souillée et profanée. A la fin de 1915, l'évêque Serge rentra à Ourmiah, mais n'ayant pas pu se mettre d'accord avec les autorités militaires et civiles, il fut rappelé bientôt après, pour n'y retourner plus jamais. Actuellement, après avoir louvoyé entre l'Église orthodoxe et le schisme des « assermentées » (obnovliency), il passa en U. R. S. S. au camp de ces derniers, et, tout en conservant sa dignité pontificale, épousa une moniale nommée Véronique (Bérénice). L'évêque Serge a essayé d'imiter le grand Nicolas, Illuminateur des Japonais ; mais il n'a jamais eu l'esprit

apostolique de ce pontife. En 1916, Pimène Bielolikov, promu évêque entretemps, fut nommé chef de la Mission. Avec lui, les missionnaires : hiéromoine Vital Sergueiev, le prêtre Basile Mamontov, le diacre Théodore Pédenjke et deux prêtres syriens. La guerre continuant, la Mission n'a pas pu développer un grand travail. Les offices, à la Mission dans les villages, étaient célébrés régulièrement, et le travail pédagogique avançait, quoique faiblement, sans discontinuer. Il y avait près de 80 villages orthodoxes, et presque partout il y avait des églises, neuves ou anciennes. Les prêtres qui avaient accepté l'union étaient nombreux, mais la mort les enlevait peu à peu sans qu'ils fussent remplacés. Les offices se célébraient en syrien antique, d'après les rites de l'Église orthodoxe. Les nestoriens n'étaient plus qu'une infime minorité. Au commencement de la Révolution russe, les Turcs d'une part, les Arméniens joints aux Chaldéens de l'autre, entrèrent en lutte. Ces derniers avaient, contre les Turcs, un centre militaire capital à Ourmiah. A cette même époque — fin 1917 — l'évêque Pimène fut obligé de quitter Ourmiah, et cela grâce aux intrigues de Mgr Serge, qui cherchait à réoccuper ce siège ! Mais ce dernier n'a pu atteindre son but, et rentrer à Ourmiah, car les autorités de la ville, informées, ont protesté. La Mission resta sans chef et sans moyens de subsistance. La lutte des Turcs contre les chrétiens s'acheva par le triomphe de ceux-là ; Ourmiah devait tomber dans les mains musulmanes. Toute la population chrétienne, au nombre de 100.000, avec ce qu'elle pouvait emporter de sa fortune, partit en juillet 1918 vers le sud d'Ourmiah, dans la direction de Sinca. La Mission orthodoxe, composée du hiéromione Vital, du prêtre Mamontov et du diacre Pedenjke, émigra également avec tout ce peuple.La partie de la population chrétienne qui resta à Ourmiah, espérant trouver secours auprès des Missions catholiques et américaines, fut entièrement massacrée. Deux évêques catholiques et plusieurs prêtres périrent de la main

musulmane... Le même sort attendait les Américains. Les émigrés chaldéens-unis, parvenus à la ville de Hamad, furent dirigés par les autorités britanniques à Bagdad, où ils demeurent jusqu'à maintenant. Ourmiah est privée de sa Mission orthodoxe ; les bâtiments de celle-ci sont en ruines. L'ancien et magnifique parc de la Mission est rasé, nivelé et ensemencé. Le gouvernement soviétique a fait « cadeau » au gouvernement persan des grandes terres de la Mission... Celle-ci ne possède plus rien à Ourmiah : plus de typographie non plus (c'est là qu'on publiait les livres liturgiques, les livres d'études et le journal *Pravoslavnaïa Ourmiah, L'Ourmiah orthodoxe*, en langue russe et syrienne, Les anciennes paroisses orthodoxes avec les églises sont passées peu à peu aux catholiques ; même l'église de la ville appartient aux nestoriens. Le nestorianisme réapparaît, tandis que les catholiques s'approprient tout le reste. Les seuls restes d'orthodoxes nombreux se retrouvent à Bagdad ; ils y ont un prêtre chaldéen-uni. L'évêque Mar-Élie rentra de Hamadan à Ourmiah, mais n'y a pu plus rien faire, et y décéda, comme je l'ai dit plus haut.

Le hiéromoine Vital remplace le chef de la Mission depuis 1918, et fut, en 1922, confirmé définitivement dans ce poste avec titre d'archimandrite par un bref du Synode des Évêques orthodoxes Russes à l'Étranger. Étant en même temps curé de l'église orthodoxe russe à Téhéran, il a également sous sa juridiction l'église chaldéenne-unie de Bagdad.

ARCHIMANDRITE VITAL.

TÉHÉRAN, 10 juin (28 mai) 1930.

N. B. — Lorsque le traducteur emploie le terme de « Chaldéen-Uni », il a en vue les Nestoriens ayant accepté l'Union avec l'Église orthodoxe d'Orient, et que l'Archimandrite Vital désigne généralement du nom d'« aïssors ».

Infructueux essais de rapprochement en Ethiopie au XVIIe siècle.

La publication de documents ignorés sur l'histoire des Églises orientales mérite toujours quelque attention, parce que d'ordinaire une leçon s'en dégage, soit qu'on y rencontre des allusions à des expériences malheureuses qu'i importe de ne pas renouveler, soit que simplement on y découvre des relations intéressantes entre ces Églises et d'autres centres religieux.

Les deux volumes qui ont paru récemment dans la *Biblioteca Bio-Bibliographica della Terra Santa e dell'Oriente Francescano* sur l'Éthiopie franciscaine (1), nous apportent quelques lumières nouvelles au sujet de la brutale latinisation qu'avait voulu imposer à l'Éthiopie, au XVIIe siècle, le patriarche Alfonso Mendez, en même temps qu'ils mettent à jour des documents romains déplorant cette politique désastreuse. Si les franciscains, auxquels on confia la mission d'Éthiopie après l'échec de Mendez et de ses compagnons, se trouvèrent devant une situation politique et religieuse véritablement impossible, la cause en fut en grande partie aux maladresses de ceux qui les avaient précédés, maladresses que bon nombre d'historiens ont déplorées déjà, mais qui appartiennent à la catégorie de celles qu'on ne soulignera jamais assez.

On sait que l'Église d'Éthiopie, qui se rattacha dès ses origines à la circonscription d'Alexandrie, resta monophysite ainsi que sa métropole depuis le concile de Chalcédoine

(1) Teodosio Somigli di S. Detole O. F. M. *Etiopia Francescana nei documenti dei secoli XVII e XVIII preceduti da cenni storici sulle relazioni con l'Etiopia durante i secoli XVI e XV*. I-1, 1633-1643. I-2, 1643-1681 (Biblioteca Bio-Bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Francescano, Ser. III, t. I.) Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1928; 2 vol. in-4°, CLIX-493 p., 1 carte. L. 100.

(470). Elle demeura séparée du reste de la catholicité pendant tout le moyen âge, qui y fut une période d'écrasement et de stagnation à cause de l'invasion musulmane. S'il y eut quelque essai d'infiltration en ce pays de la part des ordres mendiants dès le XIVe siècle, il faut attendre l'année 1540 pour que de véritables relations s'établissent entre les Éthiopiens et les catholiques. A cette époque en effet, les Portugais, lors de leurs expéditions militaires dans la mer Rouge, y entrèrent et y firent apprécier le catholicisme tant et si bien que le roi, Lebna Dengel ou Dâvit (†1540), demanda au roi de Portugal de vouloir bien lui obtenir du Saint-Siège un patriarche qui remplacerait, pour l'Éthiopie, le Patriarche d'Alexandrie. Un intrus, Bermudez, s'était arrogé des pouvoirs patriarcaux sans mandat et avait ainsi suscité des troubles, et il fallait régler au mieux cet état de choses. Le roi de Portugal étant mort presqu'en même temps que celui d'Ethiopie, les négociations pourtant n'en furent pas arrêtées, mais au contraire se poursuivirent entre leurs deux successeurs. Ainsi posé, le problème semblait devoir se résoudre sous la forme d'une réconciliation entre l'Église éthiopienne et le centre de l'unité catholique : au lieu d'un patriarche dissident, on leur donnerait un patriarche soumis au Siège de Rome qui maintiendrait l'esprit chrétien dans ce pays, et le renforcerait si c'était nécessaire. Malheureusement, la notion d'une « réunion » de chrétientés séparées paraît avoir échappé, en partie du moins, à ceux qui furent envoyés dans ces régions, et qui s'y comportèrent comme des missionnaires en pays païens. On verra qu'il en résulta de bien tristes conséquences pour la cause de l'union.

* * *

La Compagnie de Jésus était alors dans ses premiers développements, et c'est à saint Ignace que Jean de Portugal s'adressa pour organiser le patriarcat éthiopien, le chargeant

de mener cette affaire avec le concours de ses religieux. Il ne s'agissait de rien moins que d'élever un membre de la société à une dignité très haute, ce qui était contraire aux règlements du nouvel institut. Cependant, comme il ne pouvait être question d'une fonction qui dût donner honneur et loisir, mais d'une charge lourde et ingrate, Ignace consentit à la demande du roi, et les démarches nécessaires furent faites à Rome. Elles aboutirent finalement. En 1555 le Pape Jules III désigna comme patriarche d'Éthiopie un Portugais, le P. Nuñez Barreto de la Compagnie de Jésus, à qui il donna deux suffragants de la même Compagnie. Nuñez Barreto ne pénétra jamais dans son patriarcat ; il fut découragé avant d'y être et se rendit aux Indes où il mourut. Mais il fut remplacé tout d'abord par un évêque, puis par un autre patriarche, dont la situation se maintint avec peine, au milieu de persécutions et de toute sorte de difficultés. Cela dura ainsi plus de soixante-dix ans.

A partir de 1622, la nomination du P. Alfonso Mendez, S. J., au siège patriarcal d'Éthiopie fut subitement cause de succès extraordinaires. A Rome, où l'on n'avait enregistré jusqu'alors que de maigres résultats, on était émerveillé de ces triomphes inattendus dont on apprit bientôt la nouvelle, car Mendez et son entourage avaient soin d'y envoyer d'amples informations. Des bulletins de victoire y arrivaient, relatant de sensationnels et incroyables progrès : conversions non sporadiques, comme cela arrive d'ordinaire, mais collectives, par milliers: on parlait de 130.000 convertis. Urbain VIII crut même de son devoir d'envoyer au patriarche un bref de félicitations, où il disait en termes chaleureux et éloquents, la joie que l'Église éprouvait de cette conquête : *Negotiatio Aethiopiae, quae tandiu quaesivit mercimonium inferni, facta est hoc tempore, thesaurus Ecclesiae et gaudium coeli.*

Malheureusement la situation en vint à se gâter au bout de quelques années, lors de la mort du roi d'Éthiopie

Susneyos, et l'on s'aperçut que les merveilleuses récoltes avaient été l'effet de tactiques violentes, qui en expliquaient le succès, mais devaient amener tôt ou tard un échec retentissant.

* * *

Mendez avait su gagner la faveur du roi, qui s'était engagé dans la voie des grands moyens pour réaliser le plan du patriarche. Tous deux se rendirent coupables de mesures fort répréhensibles, qui, bien qu'assez harmonisées avec les mœurs du temps, ne se justifient pourtant en aucune manière. Mais si ce fut le roi qui employa la force pour violenter les consciences, on comprend que la responsabilité des événements funestes qui résultèrent de cet état de choses pèse surtout sur le patriarche, lequel exploitait les décrets royaux au lieu de s'y opposer, cherchant à en tirer le plus grand profit pour le développement des intérêts qui lui étaient confiés.

Le roi Susneyos, par des édits très sévères, avait imposé à ses sujets d'embrasser la religion catholique, et ceux qui refusaient de se soumettre étaient livrés à des traitements épouvantables. Non seulement les rebelles étaient emprisonnées et cruellement tourmentés, mais une véritable persécution se déchaîna, entraînant la mort d'un nombre considérable de chrétiens.

A l'époque où la persécution battait son plein, il en mourut raconte-t-on, 4.000 par jour, et le nombre des victimes s'éleva jusqu'à 100.000, approchant ainsi celui des convertis Lorsque, par la mort du roi, ce régime de terreur eut pris fin, le peuple, croyant que les pères de la Compagnie avaient persuadé au souverain de faire mourir ceux de ses sujets qui refusaient d'embrasser la religion catholique, cria vengeance pour le sang répandu : beaucoup avaient été atteints dans leurs proches, et conçurent envers les religieux une haine farouche contre laquelle il n'y eut pas de

remède. « Le peuple, écrivait le P. de Virgoletta, premier supérieur de la mission franciscaine qui suivit celles de jésuites, ne peut souffrir les religieux, parce qu'ils ont fait mourir une infinité de gens, et il n'y a à présent aucune maison qui n'ait ou père ou mère ou frère ou parent mort, tué par l'empereur défunt (Susneyos), lequel était catholique au point d'assassiner tous ceux qui ne se convertissaient pas. Les schismatiques disent à présent que les jésuites ont fait cette loi… » Aussi les Éthiopiens obtinrent-ils du successeur de Susneyos, Fassiladas, non seulement la cessation de ces mesures, mais, aidés des menaces d'un roi voisin, la faculté de retourner librement à leurs anciens rites et usages. Fassiladas du reste se déclara ouvertement de la communion alexandrine.

* * *

Il faut savoir, en effet, que la raison de tant d'atrocités venait en majeure partie des limites étroites où Mendez avait voulu enserrer le christianisme des Éthiopiens. Que le patriarche s'en soit pris aux mauvaises mœurs, et ait voulu les réformer prudemment, personne ne songera à lui en un faire un reproche. Mais outre cela, il avait voulu implanter en Éthiopie le catholicisme de son pays, avec sa forme liturgique latine et ses institutions occidentales, faisant table rase d'un passé chrétien de près de quinze siècles.

Héritiers d'une tradition très vénérable, les Éthiopiens avaient droit à ce que l'on respecte leurs rites et leur discipline. Au lieu de cela, Mendez substitua à l'ancienne messe éthiopienne le missel romain pur et simple, mesure d'autant plus imprudente qu'il semble bien l'avoir cachée à Rome. Il voulut imposer le célibat aux prêtres, troublant ainsi injustement la vie de tout un clergé et s'aliénant toute une population. De plus il abolit l'antique usage de la communion sous les deux espèces, transporta au samedi le jeune du mercredi, et aurait même changé la

date de la Pâques si un décret de la Propagande n'était venu empêcher cette innovation.

Si les usages antiques avaient été respectés et si le patriarche, profitant de la faveur du souverain, s'était discrètement et loyalement adapté à l'esprit du peuple dont il avait la charge, il est vraisemblable que celui-ci, dont la simplicité devait surtout s'émouvoir de changements extérieurs, n'aurait pas eu de raison de manifester, et l'union aurait pu s'accomplir dans des circonstances pacifiques.

D'autre part, les détails qui ont été conservés sur la manière de vivre de Mendez en Éthiopie ne sont certes pas à sa louange, et n'ont pas peu contribué non plus à le rendre antipathique à la population. S'il a fait preuve de zèle à conquérir et d'énergie à combattre, il fut moins prompt à pratiquer le détachement et la pauvreté évangélique. La maison patriarcale vivait dans un luxe inouï ; le patriarche à lui seul possédait 300 serviteurs, et employait au faste de sa cour des revenus immenses que lui servait Susneyos. C'est au point qu'on s'est demandé si ce n'était pas plutôt l'amour des richesses que le bien des âmes qui le poussait à l'amitié du souverain.

* * *

La réaction éthiopienne fut terrible. Une contre-persécution fut déclenchée contre les religieux qui durent quitter le pays. Ils cherchèrent à y rentrer. Le patriarche, chassé d'Éthiopie, tenta d'organiser une expédition militaire pour reconquérir à main armée le terrain et les âmes que ses imprudences lui avaient fait perdre. Il tâcha même d'obtenir du pape l'appui de son intervention pour décider le roi des Indes à lui fournir des contingents militaires. A cette fin, un père fut envoyé à Rome, qui en revint avec l'unique réponse de « propager la foi à la manière apostolique ». Mendez pourtant ne se découragea point et voulut occuper une forteresse de la mer Rouge. Mais ses efforts restèrent

vains, car tout espoir de reconquérir quoi que ce soit était bien chimérique. Aucun retour n'était possible pour les missionnaires. Un ancien récit qui, malgré sa bienveillance n'en révèle pas moins l'acuité de la réaction, fait l'exposé qui suit :

« Depuis que, sur l'ordre du roi d'Éthiopie Fasselade et sur les instances des schismatiques, les pères de la Compagnie de Jésus, avec le patriarche Alfonso Mendez, ont été chassés de ce pays, il s'en est suivi une perte très grave pour la religion catholique. Ces chrétiens, en effet, dispersés et sans guide, sont en majeure partie retournés peu à peu au schisme et aux erreurs qu'ils professaient jadis, et cette douloureuse situation est allée en augmentant, étant donnée la difficulté qu'il y eut depuis de faire venir de nouveaux missionnaires en ce pays, tant était profonde l'aversion de ses habitants pour l'Église romaine et la haine qu'ils avaient conçue envers les Pères de cette Compagnie, qui s'étaient donné pourtant bien de la peine pour introduire chez eux le vrai culte. Le Siège apostolique et la Sacrée Congrégation de la Propagande ont cherché en divers temps, avec leur zèle habituel, à réparer ces dommages, en envoyant dans ces régions des missionnaires des Ordres mendiants, dont le vœux de pauvreté volontaire et le détachement total des biens de ce monde ont toujours été reconnus comme étant les moyens les plus efficaces pour réussir auprès des infidèles. Il n'en est résulté que quelques infructueuses tentatives : si quelqu'un est entré à la dérobée en Éthiopie, ou bien il a perdu la vie par les mesures de rigueur que le roi schismatique a prises plusieurs fois cruellement contre beaucoup de religieux, comme des jésuites, des réformés, des capucins ou bien il n'a pu ni travailler ni agir conformément aux besoins du pays. C'est pourquoi, depuis 1648, année en laquelle toutes les missions ont dû abandonner leurs postes, et pour ne pas, sans aucun profit, mettre en péril la vie d'autres missionnaires, on a jugé plus opportum d'attendre prudem-

ment que la situation se modifie, et de prévoir alors, en temps voulu, au besoin de cette chrétienté ».

* * *

Que Rome ait essayé de porter remède au lamentable échec de Mendez, le rapport suivant que fit à ses collègues le cardinal Spada (1597-1675) le prouve assez :

« Eminentissimes et Révérendissimes Seigneurs,

L'union de l'église d'Éthiopie, longtemps désirée et souvent favorisée par les soins particuliers et la sollicitude des Souverains Pontifes, semblait arrivée au résultat souhaité. Récemment en effet, le roi des Éthiopiens Susenjos (1607-1632) avait écarté ses sujets de l'Église d'Alexandrie, infectée d'hérésie et de schisme, et les avait fait adhérer à l'Église catholique. Mais à sa mort, parce *qu'ils avaient été forcés par la violence et contre leur gré d'abandonner leur rite ancien et leur messe*, ils conçurent une telle haine contre la vraie foi qu'ils exilèrent ceux qui y adhéraient, et n'hésitèrent pas à leur infliger d'autres peines. Eux, qui avaient jadis une si grande considération pour le Siège de Rome, qu'ils allaient jusqu'à baiser les pieds de ceux qui en venaient, arrachant des parties de leurs vêtements pour les conserver avec les saintes reliques, les voici maintenant enragés contre les images pieuses et les peintures, que d'autre part ils vénèrent et honorent saintement, pour le seul fait qu'elles ont été apportées par des européens catholiques. Et même ils ne craignent pas de les détruire et de les livrer aux flammes. Vraiment il semble qu'il n'y ait plus d'espoir de ramener ces populations au giron de l'Église.

Cependant le bras du Seigneur n'a pas été raccourci, et Dieu n'a point oublié la miséricorde. Il ne faut donc pas cesser d'avoir de la sollicitude pour ces chrétiens, et il faut surtout faire en sorte que la fausse idée qu'ils se sont faite de l'Église romaine ne s'enracine pas plus profondément

dans leurs esprits. Car en ce cas il y aurait certes bien à craindre que, si les hérétiques anglais, hollandais et danois, qui parcourent chaque année ces rivages pour y chercher leur profit, y font pénétrer leurs ministres, il soit très difficile de les ramener de nouveau à l'amour de l'Église romaine. Il apparaît donc tout à fait souhaitable que Sa Sainteté ou la Sacrée Congrégation [de la Propagande] (à l'occasion de la bulle d'érection du nouvel alumnat pour la nation éthiopienne par les soins de S. E. le cardinal de St-Onuphre (— le card. Barberini), envoie quelques personnes en Éthiopie qui aviseraient le roi, le primat du clergé (qu'on appelle Yzeggi) et le parent du roi Raz ze Christos, ainsi que d'autres grands personnages, de l'amour que le Souverain Pontife a envers eux. Ils leur diraient aussi combien l'Église romaine leur demande peu de chose, et quels avantages non seulement spirituels mais aussi matériels ils retireraient d'une union avec le Saint-Siège. Les Souverains Pontifes n'ont jamais demandé d'eux qu'ils soient privés de leurs rites et de leur antique messe, mais désirent uniquement qu'ils s'abstiennent de toute coutume — si toutefois il y en a chez eux — qui répugnerait à la raison ou à la religion, et que, en vrais membres du Christ, ils adhèrent d'une foi sincère et d'un cœur parfait au seul chef de l'Église. C'est ainsi que nous avons confiance de pouvoir ramener des ténèbres épaisses de l'ignorance à la lumière de la vérité, à la dévotion et à l'amour envers ce Saint-Siège, ce grand empire, cette Église très antique, ces prémices des nations ».

La proposition du cardinal Spada fut écoutée, et des observations conformes à tout ce qui est énoncé dans ce rapport furent envoyées en 1640 aux missionnaires franciscains partis pour l'Éthiopie, par la S. Congrégation de la Propagande. On leur recommandait : 1° de se comporter en vrais religieux, de rechercher uniquement le bien des âmes, sans s'attacher aux biens de ce monde et de ne point se livrer à la polémique acerbe : *ne temporalia quaerant, sed solo victu et*

vestitu contenti, lucro animarum studeant, docentes veritatem catholicam, benigna oratione ac sine aculeis errores confutent ; 2° de respecter la liturgie de l'Église éthiopienne, et de corriger seulement les erreurs manifestes en se taisant sur la question de la communion sous les deux espèces et sur la date de Pâques ; 3° de se montrer bienveillants vis-à-vis des pères de la Compagnie de Jésus, et de viser à les faire rentrer en Éthiopie, « *curent si fieri poterit Patres Societatis qui etiam ipsi sequi debent quae in haec instruction e continentur, in Aethiopia revocari.*

C'est par une marque de spéciale délicatesse que la Propagande ajoutait cette cl .use relative aux pères de la Compagnie de Jésus. Les historiens franciscains cependant n'ont pas manqué d'observer que les jésuites ne virent pas sans une certain déplaisir — ce qui se comprend du reste très bien — pénétrer dans leur Éthiopie des religieux d'un autre Ordre. Les difficultés que rencontrèrent les franciscains sur leur passage leur furent en partie attribuées : *Alia etiam latebat ratio a PP. Societatis Jesu Ulyssiponensibus politice excogitata, qui summopere flagitantes, nullos alios praeter ipsos mitti ad praedicta regna...*

Toujours est-il que, devant l'héritage qui leur était laissé, les franciscains se heurtèrent à des difficultés insurmontables, et, malgré le zèle héroïque qu'ils déployèrent pour le retour de l'Éthiopie à l'unité,. n'obtinrent finalement d'autre succès que le martyre.

DOM O. ROUSSEAU.

Aux confins du monde

En publiant cette traduction inédite d'une des meilleures nouvelles du grand écrivain russe Lěskov, nous nous proposons de donner à nos lecteurs, sous une forme aisée et vivante à la fois, une image fidèle de la psychologie religieuse du peuple russe. Mieux qu'un exposé abstrait, ce simple récit fera saisir sur le vif la façon originale dont le croyant russe comprend et tâche de réaliser son idéal chrétien.

Nikolaj Semenovič Lěskov (1831-1895) *est le peintre par excellence de l'âme populaire, et particulièrement de ses aspirations religieuses* (1). *Longtemps méconnu, on s'accorde aujourd'hui, un peu tardivement il est vrai, à lui faire une place a côté de ses contemporains de célébrité cosmopolite : Tolstoj, Dostoevskij, Turgenev. Et c'est précisément le caractère national de son œuvre, qui, après avoir été une des principales causes de l'oubli où il fut laissé, constitue le meilleur des titres qui l'imposent à l'attention publique de nos jours. « Lěskov est l'écrivain qui, le plus profondément, pousse ses racines dans l'âme russe, a dit de lui Maxime. Gorki ; celui qui est resté à l'abri de toutes les influences du dehors. A lire son œuvre, on saisit mieux ce qu'il y a à la fois d'antipathique et de sympathique dans la Russie, on comprend le type humain russe dans toute sa complexité* » (2).

(1) Voir : Pierre Kovalewsky. *N. S. Leskov peintre méconnu de la vie nationale russe.* Paris, Presses Universitaires de France, 1925. — L'œuvre de Lěskov a été traduite en allemand : Nikolai Leskow, *Gesammelte Werke.* In Verbindung mit J. von Guenther, H. von Heiseler und E. Müller herausgegeben von Reinhold von Walter. 9 vol. Munich, Beck., s. d.

(2) Ce n'est pas là une opinion isolée. Les meilleurs juges font chœur. « Il est étrange, dit Tolstoj, qu'on lise tant Dostoevskij, je n'en vois pas la raison. D'autre part je ne comprends tout bonnement pas pourquoi Lěskov n'est pas lu. C'est un écrivain fidèle à la vérité et qui domine

Lěskov fut un observateur admirable. Au cours de ses Wanderjahre *il a pu se familiariser avec toutes les couches de la population et récolter des anecdotes, des mots, des types d'où il a tiré les scènes de la vie russe la plus authentique. S'il n'a pas la grandeur tragique de Dostoevskij, s'il ne se sent point réformateur, il se plaît d'autre part à nous peindre le monde exactement tel qu'il l'a vu, en tout réalisme, sans idéaliser, mais surtout sans assombrir. Ses tableaux de vie cléricale, où il excelle, sont pleins de scènes pittoresques, grotesques parfois, mais respectueuses cependant du grand idéal religieux qui en forme le fond. « Dans le domaine religieux Lěskov manifeste des profondeurs tout à fait inattendues, étonnantes. Il creuse ici plus profondément que n'importe quel autre des grands maîtres de la littérature russe, Dostoevskij mis à part. Mais ses tableaux ne le cèdent point aux deux superbes figures de Dostoevskij, le pèlerin Makar Ivanovič (dans* Le jeune homme) *et le starec Sozime. Il nous présente, dans toute une galerie de héros, un amour qui prend sa source dans une joyeuse certitude de foi, qui est enraciné dans l'expérience mystique de Dieu, sans avoir cependant rien d'extatique ou de brusque, — amour paisible et doux, humble mais sans bornes, amour qui sert, qui est simple et joyeux... On pourrait d'ailleurs dire que, dans une certaine mesure (sans vouloir le monopoliser d'aucune façon pour les saints russes), c'est là un trait presque national des saints russes.* » (1)

La nouvelle Aux confins du monde *appartient certainement aux meilleures créations de Lěskov. Avec* Le Pèlerin

parfaitement la langue. » Spengler déclare que Lěskov « nous présente, selon lui, la vraie Russie, mieux que tous les autres écrivains. » A. Eliasberg écrit : « Lěskov fut bien le plus russe parmi tous les écrivains russes, plus russe même que Dostoevskij... Il est tout enraciné dans la glèbe russe. Le lecteur étranger apprendra à connaître le vrai visage de la Russie à la lecture de ses contes mieux que dans les œuvres de Gogol, Dostoevskij ou Tolstoj. »

(1) N. von Arseniew. *Die russische Literatur der Neuzeit und Gegenwart.* Mayence, 1929 ; p. 75-76.

enchanté (1), L'Ange scellé (2) *et le grand roman* Soboriane, *elle contient ses meilleures peintures de psychologie religieuse. L'œuvre parut d'abord dans le journal* Le Citoyen *en* 1875.

Une des principales difficultés de présenter Lěskov aux étrangers réside dans la langue, qu'il a voulu le plus proche possible de ce russe tel qu'il l'a entendu parler par les masses, avec tout ce qu'il a de pittoresque et de couleur locale. Mademoiselle Hélène Iswolsky a bien voulu prendre sur elle la tâche ardue de rendre en français le conte si émouvant qu'on va lire. Nous sommes heureux de pouvoir lui en exprimer ici publiquement notre gratitude.

La Rédaction.

CHAPITRE I

Un soir de Noël, nous étions réunis à la table de thé dans le grand salon bleu de la maison de l'Archevêque (3). Nous étions sept, la huitième personne étant notre hôte, le vieil Archevêque malade et impotent. Les visiteurs étaient des gens cultivés, et ils avaient entamé une conversation fort intéressante, concernant notre foi et notre incrédulité, nos prédications dans les églises et les travaux de nos missions en Orient. Parmi les interlocuteurs se trouvait un certain Capitaine B., homme excellent mais grand détracteur du clergé russe. Il affirmait que nos missionnaires étaient absolument incapables, et se réjouissait du fait que le gouvernement avait autorisé les pasteurs évangéliques étrangers à propager la parole de Dieu. B. exprimait la ferme conviction que ces prédicateurs auraient chez nous le plus grand succès,

(1) Il existe une traduction française, (*Le voyageur enchanté*), assez imparfaite, de cet ouvrage par V. Derely, parue à Paris, Albert Savine, 1892.

(2) Traduit par D. Roche, dans *Gens de Russie*. Paris, Perrin, 1906.

(3) Il s'agit de Isakovič Nil (1799-1874), successivement archevêque de Irkutsk en Sibérie (1838-1853), de Jaroslavl et de Rostov (1854-1874). Il a écrit un ouvrage *Sur le bouddhisme*. (N. D. L. R.)

non seulement parmi les Juifs, et qu'ils démontreraient comme deux et deux font quatre, l'incompétence de notre clergé en tout ce qui concerne la prédication missionnaire.

Au cours de cette conversation, notre vénérable hôte observait un profond silence ; ses genoux recouverts d'un plaid, il était assis dans son profond voltaire et semblait songer à autre chose ; mais lorsque B. eut terminé son discours, le vieil Archevêque soupira et dit :

— Il me semble, Messieurs, qu'il serait vain de chercher à contredire le Capitaine ; je crois qu'il a raison : les missionnaires étrangers auront, sans aucun doute, beaucoup de succès chez nous.

— Je suis fort heureux de vous voir partager mon opinion, *Vladyko* (1), répondit le Capitaine, et après avoir proféré quelques compliments aussi justes que délicats à l'adresse de la haute culture et de la distinction d'âme de l'Archevêque, il ajouta :

— Vous connaissez bien mieux que moi tous les défauts de l'Église russe ; sans doute, trouve-t-on parmi notre clergé des hommes fort intelligents et fort bons : je ne chercherai pas à discuter sur ce point ; mais il me semble qu'ils ne comprennent pas le Christ. Leur situation, etc... etc... les oblige à une interprétation par trop étroite.

L'Archevêque le regarda, sourit, et répondit :

—Oui, Capitaine, ma modestie ne craint pas de reconnaître que je me rends compte, peut-être aussi bien que vous, de toutes les plaies de l'Église ; mais je risquerais de porter atteinte à la justice, en reconnaissant avec vous qu'en Russie le Christ est moins bien compris qu'à Tubingue, à Londres ou à Genève.

— Cette question pourrait être sujette à litige, Vladyko.

L'Archevêque sourit de nouveau et dit :

— Je vois que vous vous plaisez de discuter. Que faire ?

(1) Monseigneur.

Nous nous en abstiendrons ; mais si vous le voulez bien, causons.

A ces mots, il prit sur la table un grand album incrusté d'ivoire, et l'ouvrit en disant :

— Voici votre Dieu. Je vous invite à Le regarder. J'ai rassemblé dans cet album de nombreuses représentations de son visage. Le voici assis près du puits avec la Samaritaine. Le travail de l'artiste est merveilleux; sans doute, comprenait-il aussi bien le personnage que la scène qu'il représentait.

— Il m'apparaît également, Vladyko, que ce tableau est éxécuté avec compréhension, répondit B.

— Et pourtant, le divin visage n'exprime-t-il point par trop d'indulgence ? ne dirait-on point qu'il Lui importe peu de savoir combien cette femme a eu d'époux, et que son mari actuel n'est point son mari ?

Tout le monde se taisait ; l'Archevêque s'en aperçut et reprit :

— Il me paraît qu'une nuance de concentration et de sévérité ne serait pas de trop.

— Vous avez raison, Vladyko.

— Le tableau est fort répandu ; il m'est souvent arrivé de le voir chez des dames. Mais feuilletons plus loin. Voici encore l'œuvre d'un grand maître : Judas donnant le baiser au Christ. Comment trouvez-vous le visage de notre Seigneur ? Quelle douceur et quelle bonté, n'est-ce pas ? l'admirable tableau !

— L'admirable visage !

— Et pourtant n'apercevez-vous pas un trop grand effort pour se maîtriser ? Voyez, la joue gauche semble trembler, et on dirait que les lèvres expriment de la répugnance.

— Oui, sans doute, Vladyko.

— Bien entendu, Judas méritait la répugnance ; servile et menteur, il pouvait la provoquer chez chacun, sauf... chez le Christ ; a Celui-là rien ne répugnait, car il plaignait tous les hommes. Laissons là ce tableau, il ne nous satisfait

pas pleinement ; cependant j'ai connu un haut dignitaire qui disait qu'il ne pouvait se figurer une image du Christ mieux réussie. Voici encore le Christ, et il s'agit une fois de plus de l'œuvre d'un pinceau célèbre : le Titien. L'insidieux Pharisien tend la monnaie au Christ ; voyez le rusé vieillard. Mais le Christ, le Christ... J'ai peur ! regardez bien ! Son visage n'exprime-t-il pas le mépris ?

— Mais ce mépris pouvait bien exister, Vladyko.

— Sans doute et je ne discute pas la question : le vieillard est en vérité repoussant. Mais lorsque je prie, ce n'est point ainsi que je me figure le Christ ; et je songe que ce ne serait même pas convenable. Qu'en pensez-vous ?

Nous acquiesçâmes en reconnaissant qu'il ne sied guère de se figurer le Christ avec cette expression, surtout au moment où nous Lui adressons des prières.

— Je suis entièrement de votre avis, et je me souviens même à ce sujet d'une discussion que j'ai eu naguère avec un diplomate qui déclarait que seul ce Christ-là lui convenait. ...D'ailleurs... mais quoi ? la situation était diplomatique. Continuons. Voici à présent, des tableaux représentant le Christ seul, sans compagnons. Voyez la photographie de l'admirable tête qui est l'œuvre du sculpteur Kauer ; elle est fort belle, certes, mais cette tête académique ressemble bien moins au Christ qu'à Platon. Le voici encore ... ah ! quelle passion Il souffre ! Quel aspect effroyable le peintre Metsu Lui a donné !... Je ne comprends pas pourquoi il L'a flagellé, tourmenté, ensanglanté à ce point ! N'est-ce pas affreux ? les paupières sont tuméfiées ; du sang, des meurtrissures. On dirait que l'esprit a été chassé à coups de verge, et les souffrances de cette chair sans âme font peur. Vite tournons la page, ce tableau n'inspire que la pitié. Voyez l'œuvre de Lafont. Ce n'est peut-être pas un grand peintre, mais il jouit d'un succès considérable. Ainsi que vous le voyez, il a compris le Christ différemment de tous les peintres qui l'ont précédé ; il se L'est autrement figuré

et L'a autrement représenté sur la toile. La silhouette est élancée, attrayante, le visage est empreint de la douceur de la colombe ; voyez ce regard sous un front pur, ces cheveux qui ondulent légèrement : ici, ce sont des bouclettes, là des mèches qui s'étalent gracieusement sur le front. Que tout cela est joli ! Et voici dans sa main un cœur, enguirlandé d'épines, qui flamboie. C'est le *Sacré-Cœur* que prêchent les Pères jésuites. On me dit que ce sont eux qui ont inspiré l'œuvre de ce monsieur Lafont. D'ailleurs, elle plaît également à certaines personnes qui croient ne rien avoir de commun avec les Pères jésuites. Je me souviens qu'un jour où il gelait dur, il m'arriva de m'arrêter à Pétersbourg, afin de rendre visite à un prince qui me montra les merveilles de son palais. C'est là (à vrai dire, ce n'était pas tout à fait sa place) que j'aperçus ce Christ pour la première fois ; c'était au jardin d'hiver ; le tableau dans son cadre était posé sur une table où la princesse rêvait. L'ambiance était pleine de séduction ; palmiers, arequiers, bananiers ; des oiseaux voltigeaient en gazouillant, tandis qu'elle rêvait ! A quoi ? Elle me dit elle-même : « Elle cherchait le Christ ». Je me mis alors à examiner ce tableau de plus près. Voyez comme il se détache avantageusement, ou plus exactement, comme il est projeté du fond des ténèbres ; il n'y a rien derrière lui, même pas ces prophètes qui harcèlent chacun et tous, courant dans leurs guenilles et s'accrochant même aux chars des rois. Ici — rien de tout celà, rien que des ténèbres— la brume de la fantaisie. Cette dame (que Dieu lui prête vie et santé) fut la première à m'expliquer le mystère : comment trouver le Christ. Aussi, je ne contredis pas le Capitaine lorsqu'il affirme que chez nous, ce n'est pas aux seuls Juifs que les prédicateurs étrangers montreront le Christ, mais à tous ceux qui attendent Sa venue à l'ombre des palmiers et des bananiers, afin de Lui faire entendre le chant des canaris. Mais est-ce bien Lui qui viendra ? N'est-ce pas un autre qui apparaîtra à sa place ? Je vous avoue qu'à ce

Christ élégant, à ce Christ aux canaris, je préfère la tête sémite peinte par Guérin, bien qu'il ne cherche à représenter que ce bon et enthousiaste Rabbin, qui, selon monsieur Renan, pouvait être aimé et écouté avec plaisir... Que de conceptions, que d'images différentes de Celui qui seul vient à notre secours à tous. Et à présent, fermons ce livre et dirigeons nos regards vers cet angle de la pièce auquel nous avons tourné le dos : nous y verrons une autre face du Christ ; cette fois-ci, ce n'est point d'un visage qu'il s'agit, mais précisément de la sainte Face du Christ. C'est une représentation typiquement russe de notre Dieu. Le regard est simple et droit ; le front haut, ce qui même selon le système de Lavater, signifie le don de la piété exaltée. Cette Face a de l'expression, mais point de passion. Comment nos vieux maîtres ont-ils atteint un art aussi exquis ? c'est là leur secret qui est mort avec eux et avec leur peinture aujourd'hui dénigrée. Sans doute ont-ils simplement cherché l'impossible — c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus simple dans l'art : les traits sont à peine indiqués, et pourtant l'impression est de quelque chose de complet. Certes, Il est quelque peu paysan, et pourtant Il provoque et appelle l'adoration. Que chacun pense comme il lui plaît, mais il me semble à moi, que notre peintre au cœur simple *a compris* mieux que quiconque *qui* il s'agissait de peindre. Je le répète. Il est paysan et ne sera pas invité au jardin d'hiver pour écouter chanter les canaris. Mais le malheur n'est pas grand. Il prend l'aspect qu'Il veut là où cela Lui plaît. Il est venu chez nous sous l'aspect d'un esclave, et c'est ainsi qu'Il demeure parmi nous n'ayant pas où reposer sa tête, de Pétersbourg au Kamtchatka. Sans doute, se plaît-Il à subir avec nous les persécutions de ceux qui boivent Son sang et le répandent en même temps. Et comme, ainsi je l'estime, l'âme de notre peuple a compris d'une façon à la fois plus simple et plus profonde les traits du visage du Christ, de même a-t-elle conçu avec plus de vérité les traits de son caractère. A ce sujet, voulez

vous que je vous conte une anecdote, qui peut-être n'est pas sans intérêt ?

— Faites nous cette grâce, Vladyko ! nous vous le demandons tous.

— Vous me le demandez, c'est parfait. Je vous demanderai de mon côté de ne point m'interrompre, car en commençant mon récit, je serai obligé de revenir assez loin en arrière.

Nous toussotâmes, et prîmes des poses plus confortables, afin de ne plus remuer sur nos sièges, et l'Archevêque commença son récit.

CHAPITRE II

Nous devrons nous reporter, Messieurs, à ces temps fort anciens, où étant encore un homme relativement jeune, je fus envoyé en qualité d'évêque dans un diocèse sibérien très éloigné. La nature m'avait doté d'un caractère ardent, j'aimais avoir beaucoup de travail sur la planche ; aussi, loin de m'attrister, je fus très heureux de cette nomination. — Au moins, me disai-je, ne serai-je pas obligé de débuter, grâce à Dieu, en tondant les postulants et en jugeant les querelles des sacristains ivres. Je pourrai accomplir une œuvre vivante et réelle à laquelle je me consacrerai avec amour. J'entendais précisément par là notre œuvre missionnaire, si précaire, à laquelle le Capitaine a fait allusion au début de notre entretien. En me rendant dans mon diocèse j'étais rempli de zèle, ayant formé les projets les plus vastes ; mais je faillis, dès mon arrivée, perdre toute mon ardeur, et ce qui est plus grave, gâter l'affaire elle-même, si une leçon salutaire ne m'avait été fournie par un événement miraculeux.

— Miraculeux ! s'écria un des auditeurs ayant oublié l'engagement de ne pas interrompre le récit. Mais notre hôte indulgent ne se fâcha point et se contenta de répondre :

— Oui, Messieurs, ayant laissé échapper cette parole, je

ne chercherai pas à la reprendre : l'événement qui m'est arrivé et qui forme l'objet de ce récit tient sans doute du miracle, et les miracles commencèrent à se révéler à moi dès le premier jour de mon arrivée dans mon diocèse à demi-sauvage. Un évêque russe commence son activité — n'importe les lieux où il est envoyé, — par l'inspection des églises et des offices religieux ; c'est par là que je commençai également. Je donnai l'ordre de retirer des autels les croix et les évangiles trop nombreux, grâce auxquels ces autels ressemblent souvent a une exposition de magasin d'objets du culte. Je commandai autant d'orletz (1)qu'il en fallait, afin que chacun se trouvât à sa place, et que les acolytes n'eussent pas à courir de droite à gauche pour me les jeter sous les pieds. C'est après beaucoup d'efforts et par menace d'amendes que j'arrivai à empêcher les diacres de me saisir sous les coudes pendant l'office, de monter à mes côtés sur l'estrade épiscopale, et surtout de donner des coups de poing et des bourrades aux postulants qui, après la réception des grâces du Saint-Esprit, avaient le dos et la nuque meurtries pendant deux semaines. Personne de vous ne sait combien tout cela demande d'efforts, et combien cela apporte de vexations, surtout à un homme impatient tel que j'étais à cette époque, et tel, qu'à ma honte, je demeure en partie aujourd'hui encore. M'étant acquitté de cette œuvre, il fallut me mettre à accomplir la seconde tâche qui incombe à un évêque, c'est-à-dire me rendre compte si les lecteurs savaient lire, sinon les signes écrits à la main, tout au moins les caractères imprimés. Cet examen m'occupa pendant fort longtemps, étant la cause de nombreuses vexations, mais aussi parfois d'hilarité. Un lecteur ou un sacristain illettré, ou du moins ne sachant pas écrire, se rencontre, aujourd'hui encore, de temps en temps dans quelque village ou quelque petite ville de district

(1) Orletz : tapis ronds ornés d'un aigle que l'on met sous les pieds de l'évêque pendant l'office.

à l'intérieur de la Russie ; et ce fait devint évident le jour où ils furent obligés pour la première fois de signer la quittance de leurs gages. Mais, en ces temps éloignés, et de plus en Sibérie, cela se voyait tous les jours.

Je donnai l'ordre de les instruire. Bien entendu, ils se mirent à gémir, me traitant de « féroce » ; et les paroisses de se plaindre qu'on manquait de lecteurs et que l'Archevêque « pillait les églises ». Que faire ? Je renvoyai dans leurs paroisses des lecteurs qui savaient réciter les prières par cœur et mon Dieu, de quels hommes je fis la connaissance ! borgnes, boiteux, bègues, et même il y en avait qui étaient comme possédés. L'un d'eux, au lieu de réciter : « Venez, adorons Dieu, notre Roi !», roucoulait en fermant les yeux comme une caille, et faisait des roulades si bien qu'il était impossible de l'arrêter. Un autre — celui-là sans doute était possédé, — s'était tellement laissé aller à la tentation de parler vite, que certains mots faisaient surgir dans sa tête des associations d'idées auxquelles, bon gré mal gré, il devait obéir. Ainsi par exemple le mot « aux cieux » éveillait chez lui une de ces associations. Lorsqu'il se mettait à réciter :« En chaque temps et à chaque heure, aux cieux... »(1), aussitôt un ressort semblait se déclencher dans sa tête, et il continuait : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive... » Combien j'eus de peine avec ce tyran ! Tout fut en vain. Enfin, je l'obligeai à lire les prières au lieu de les réciter. Il obéit et se mit à lire : « En tout temps et à toute heure, aux cieux...» Mais soudain, refermant son livre, il continua : « Que ton nom soit sanctifié... » et balbutia le reste jusqu'à « Délivre nous du mal ». Ce ne fut qu'à ces mots qu'il put enfin s'arrêter. Nous découvrîmes ainsi qu'il ne savait pas lire ! Après m'être occupé de l'instruction des lecteurs, il fallut veiller à la bonne conduite des séminaristes, et ce fut l'occasion de nouveaux miracles. Le séminaire s'était tellement re-

(1) Prière à Jésus-Christ.

lâché, les séminaristes s'enivraient et se livraient à de tels dérèglements, qu'un jour un de ces jeunes philosophes acheva en présence de l'inspecteur les prières du soir, par ces mots : « Mon espoir est dans le Père, mon refuge est dans le Fils, ma protection est dans le Saint-Esprit. Sainte Trinité, je Vous présente mes respects ». Dans la classe de théologie, autre aventure. Après le repas, un séminariste récite les prières d'usage : « Car tu m'as nourri des richesses de la terre », et demande « De ne pas être privé du royaume des cieux ». Et un de ces camarades de lui crier : « Cochon, tu as bâfré, et tu demandes encore à entrer au royaume des cieux.»

Il s'agissait de trouver au plus vite un directeur pouvant convenir à mon esprit, c'est-à-dire aussi « féroce » que moi. Vu ma grande hâte et le peu de choix, j'en trouvais un qui me parut suffisamment féroce, mais il ne fallait rien lui demander d'autre. Il me dit :

— J'appliquerai les méthodes militaires,afin qu'aussitôt...

— C'est bien, lui répondis-je, allez y avec vos méthodes militaires...

C'est ce qu'il fit, et commença par donner l'ordre de ne pas réciter les prières, mais de les chanter en chœur pour mettre fin aux espiègleries. Encore les élèves ne pouvaient-ils chanter que sur commandement. Il entrait dans la salle dans le plus profond silence, et tant qu'il n'avait pas lancé son commandement, tout le monde devait se taire. Au premier mot qu'il proférait, les élèves entonnaient la prière. Mais à dire vrai, sa méthode était par trop militaire. Il commandait : « La priè-re ! », mais à peine les élèves se mettaient-ils à chanter :« Seigneur, tous les regards se lèvent vers toi », qu'il les interrompait à demi-mot, en cri .nt : « Arrêtez ! » et faisait à un des séminaristes le signe d'approcher :

— Froloff, venez ici.

L'élève sortait des rangs.

— Tu t'appelles Bagréeff ?

— Non, mon nom est Froloff.

— Ah, tu es Froloff ? je ne sais pourquoi, je croyais que tu étais Bagréeff !

Le rire et les plaintes recommençaient de plus belle. Me disant que les méthodes militaires n'avaient pas de chance de réussir, je trouvai un civil qui, étant moins cruel que son prédécesseur, agissait avec plus de sagesse. Devant les élèves il faisait mine d'être l'homme le plus faible et le plus doux de la terre, tout en me rapportant le moindre fait, et allant conter partout combien j'étais féroce. Je le savais, et voyant que son système était efficace je ne faisais rien pour l'empêcher.

A peine avais-je, grâce à ma férocité, ramené les séminaristes à l'ordre, que de nouveaux miracles se firent jour. On vint m'annoncer qu'un char à foin était entré dans l'archiprêtre de la cathédrale, et ne pouvait plus en sortir. Je pris des informations ; on m'affirma que c'était la pure vérité. Ce protopope était fort gros ; après la messe il s'était rendu chez des marchands pour baptiser un enfant. Il y avait pris une forte dose d'*obliepikha* ; or cette liqueur, de même qu'une autre baie du pays que l'on appelle *dikonsha*, provoque une ivresse lourde et stupide. C'est ce qui arriva au protopope. Rentré chez lui, il dormit pendant quatre heures environ, se leva, et ayant vidé une cruche de *kvasse*, il se mit à plat ventre sur la fenêtre pour parler à quelqu'un qui passait dans la rue. Et voilà que soudain... un char à foin entra dans son corps. Tout cela est si bête qu'on en est tout dégoûté, mais lorsque l'affaire s'arrange, ce n'est que plus dégoûtant ! Le lendemain, le servant m'apporta mes bottes et m'annonça que « grâce à Dieu, le char était déjà sorti du Père protopope. »

— Je suis fort aise d'entendre cette bonne nouvelle, m'écriai-je, mais je te prie d'expliquer cette affaire en détail.

Il paraît que le protopope qui habitait une maison à deux étages, s'était penché à une fenêtre au dessous de laquelle se trouvait un portail ; le char à foin passa sous ce portail, mais

à cause de l'*obliepikha* et de la somnolence qu'il en éprouvait, le protopope avait cru que le char était entré dans son corps. C'est invraisemblable et pourtant vrai : *credo quia absurdum*.

— Et comment a-t-on fait pour sauver cet homme extraordinaire ?

— Voilà qui est extraordinaire encore ! Il ne voulait pour rien au monde quitter la fenêtre, croyant que le char se trouvait à l'intérieur de son corps. Le docteur ne trouva rien qui puisse combattre le mal. Alors on fit venir une *chamanesse* (1). Celle-ci tournoya, se démena autour du malade, puis donna l'ordre de charger un char à foin dans la cour et de le faire sortir par le portail. Le protopope, croyant que le char était sorti de son corps, fut aussitôt guéri.

Après cela, on avait beau faire, le protopope était coulé : il avait provoqué la raillerie, et il avait fait venir une *chamanesse* afin de se faire traiter au moyen de charmes idolâtres. De pareilles histoires ne sauraient être cachées dans un sac, elles courent les rues. Et les indigènes de se dire : « Qu'est-ce que ces popes ! ils ne valent rien, et appellent nos chamanes pour chasser le diable ! » Ces rumeurs absurdes ne faisaient que grossir de jour en jour. Longtemps je fis de mon mieux pour réparer ces lampes fumeuses, et à cause d'elles les affaires paroissiales finirent par m'inspirer le plus insupportable ennui. Mais enfin vint l'instant tant désiré où je pus me consacrer aux brebis sauvages de mon troupeau qui paîssaient sans pasteur.

Je pris les papiers concernant cette affaire, et je me mis à les étudier avec tant de zèle, que je ne quittai plus ma table de travail.

CHAPITRE III

Ayant pris connaissance des rapports missionnaires, je

(1) Sorcière fétichiste.

demeurai mécontent de l'ensemble de cette œuvre, encore bien plus que de mon clergé paroissial. Les conversions au christianisme étaient fort rares, et de plus, il était évident que la plus grande partie de ces conversions n'existait que sur le papier. En effet, certains indigènes baptisés revenaient à leur religion païenne, lamaïque ou chamane, tandis que les autres formaient à l'aide de ces diverses religions un mélange des plus étranges et des plus absurdes : ils priaient le Christ et ses apôtres, Bouddha, ses *boudissides* et ses *tenguerines*, et les petits sacs de feutre garnis d'*angones* chamanes. Le polythéisme n'existait pas seulement parmi les nomades, mais presque chez tous les membres de mon troupeau, qui ne présentait aucune unité de race, étant formé de débris de nationalités les plus diverses, surgies on ne sait d'où et on ne sait à quelle époque, dont la langue était misérable, et dont les conceptions et la fantaisie étaient plus misérables encore. Voyant que tout se qui se rapportait à l'œuvre missionnaire était en proie au chaos, je conçus en ce qui concernait mes collaborateurs l'opinion la moins flatteuse, et me comportai à leur égard avec impatience et dureté. Je devins en général très irritable, et le surnom de « féroce » qu'on m'avait prêté, commençait à m'aller fort bien. Les effets de ma colère et de mon impatience furent surtout ressentis par le pauvre petit monastère où j'avais élu domicile, et où je voulais fonder une école pour les indigènes. Ayant interrogé les moines, j'appris que presque tous les habitants de la ville parlaient la langue Yakout, mais que, parmi les hôtes du monastère, seul un vieux moine, le père Kiriak, connaissait cette langue. Mais il n'était guère fait pour la prédication, et même si on avait voulu l'employer à cet effet, il se refusait obstinément à prêcher parmi les sauvages.

— Qu'est-ce que ce révolté, m'écriai-je, et comment ose-t-il désobéir ? Qu'on lui dise que je n'aime guère l'indiscipline et que je ne la supporterai point.

A ces mots, le Supérieur me dit qu'il transmettrait mon message, mais qu'il ne s'attendait pas à des preuves d'obéissance de la part de Kiriak. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'il agissait de la sorte ; mes deux prédécesseurs, qui s'étaient succédé rapidement, avaient tenté de le traiter avec sévérité, mais le moine s'était contenté de répondre :

— Je serai heureux de sacrifier ma vie au Christ, mais je ne veux pas aller baptiser là-bas (c'est-à-dire au désert).

Il demanda même d'être privé de sa dignité de prêtre, plutôt que d'y être envoyé. En guise de châtiment, il lui fut interdit, il y a de cela bien des années, de célébrer l'office, mais il ne s'en affligeait nullement ; bien au contraire, il était heureux de s'acquitter des plus humbles travaux, qu'il fût sacristain ou sonneur de cloches. Il était aimé de tout le monde, des membres de la communauté, des gens du monde et même des païens.

— Des païens ! m'écriai-je avec surprise.

— Oui, Vladyko, les païens viennent le voir.

— Et pourquoi faire ?

— Ils le respectent en souvenir du temps où il prêchait.

— Et comment s'était-il montré au temps où il prêchait ?

— Il fut notre meilleur missionnaire et convertit un grand nombre d'infidèles.

— Et que lui est-il arrivé ? pourquoi a-t-il renoncé à cette activité.

— C'est incompréhensible, Vladyko. On ne sait au juste ce qui lui est arrivé ; il est revenu de la steppe, a déposé sur l'autel le chrismal et le ciboire et a dit : « Je les dépose ici et ne les reprendrai plus jusqu'à ce que vienne l'heure. »

— Quelle est cette heure qu'il attend ? que veulent dire ces mots ?

— Je n'en sais rien, Vladyko.

— Est-ce possible que vous n'ayez pas cherché à savoir ? O race maligne! combien de temps devrai-je vous supporter et vivre parmi vous ! Comment se fait-il que tout ce qui

concerne votre vocation vous intéresse si peu ? Souvenez-vous que si Dieu a promis de vomir de sa bouche ceux qui sont ni froids ni chauds, quel sort mériterez vous, qui êtes absolument froids !

Mais le supérieur se mit à se disculper.

— C'est avec la plus vive curiosité que nous l'avons interrogé, Vladyko, mais il se contentait de répondre : « Non, mes enfants, il ne s'agit pas de plaisanter ! cela inspire la terreur... je n'ose pas lever les yeux sur cela ! »

Le supérieur ne put m'expliquer quel était au juste le sujet de cette terreur. Il me dit seulement « que l'on supposait qu'au cours de sa prédication, le père Kiriak aurait eu quelque révélation ». Cette réponse m'irrita. J'avoue que je n'aime pas cette sorte de gens qui prétendent opérer des miracles, et se vantent d'avoir des révélations directes, et j'ai de bonnes raisons pour ne pas les aimer. Je fis aussitôt appeler l'obstiné père Kiriak, et, non satisfait de ma réputation suffisamment bien établie de sévérité et de férocité, je pris un air encore plus sombre et je me préparai à l'inonder de ma colère aussitôt qu'il paraîtrait devant moi. Mais je vis entrer un petit moine si humble et si doux, que je ne sus plus où diriger mon regard courroucé. Il était vêtu d'une pauvre soutane d'alpaca déteinte, et son bonnet était tendu d'un drap grossier. Son visage était noirâtre et pointu, mais il entra chez moi d'un pas alerte, sans servilité aucune et me salua le premier :

— Vladyko.

Je ne répondis pas, et l'interpellai sévèrement :

— Qu'est-ce que ces extravagances, mon ami ?

— Comment, Vladyko ? dit-il, pardonne moi, sois charitable, j'ai l'oreille un peu dure et je n'ai pas bien entendu.

Je répétai ma phrase en élevant la voix :

— A présent, as-tu compris ?

— Non, je n'ai rien compris.

— Pourquoi refuses tu de prêcher et de baptiser les indigènes ?

— J'ai prêché et j'ai baptisé, Vladyko, tant que je n'avais pas acquis d'expérience.

— Et lorsque tu as acquis l'expérience, tu as cessé de faire l'un et l'autre.

— Oui, j'ai cessé de le faire.

— Quelle en est la raison ?

Il soupira et répondit :

— Je porte cette raison dans mon cœur, Vladyko, et Celui qui lit dans les âmes, sait que je suis trop faible... je ne puis !

A ces mots, il s'inclina jusqu'à terre.

Je le relevai en disant :

— Ne me salue pas ainsi, mais explique-toi. As-tu reçu une révélation ? Dieu t'a-t-il parlé ?

Il me répondit sur un ton de reproche :

— Ne ris pas, Vladyko ! Je ne suis pas Moïse, l'élu du Seigneur, pour m'entretenir avec Dieu. C'est un péché de parler ainsi.

J'eus honte de ma fougue, et je lui dis en m'adoucissant :

— Mais alors, de quoi s'agit-il ?

— Sans doute, est-ce précisément parce que je ne suis pas Moïse, que je suis timide, Vladyko, et que je connais mes limites. Je suis capable d'emmener mon peuple hors de l'Égypte païenne, mais je ne saurais fendre les flots de la de la mer, et leur montrer le chemin qui mène hors de la steppe ; je ne ferais que provoquer chez ces cœurs simples des murmures contre le Saint-Esprit.

Entendant ce discours vivant et imagé, j'étais prêt à penser que j'avais a faire à un ancien dissident, et lui demandai :

— Et toi-même, par quel miracle as-tu été ramené dans le giron de notre Église ?

— Je m'y trouve depuis ma naissance, et j'y demeurerai jusqu'à la fin de mes jours.

Il me conta ses origines très humbles et très étranges. Son père était un pope, qui devint veuf de bonne heure. Ayant béni un mariage illégal, il perdit son rang et ne put plus jamais le retrouver. Il vécut auprès d'une dame âgée, qui était une personne d'importance ; elle passait sa vie à errer de ville en ville et, craignant de mourir sans les sacrements de l'Église, elle emmenait le pope partout où elle allait. Lorsqu'elle était en voyage, elle le faisait asseoir à ses côtés sur la banquette de sa voiture ; lorsqu'elle entrait dans une maison, il l'attendait dans l'antichambre avec les domestiques. Figurez-vous cette homme qui vécut ainsi jusqu'a la fin de ses jours. N'ayant plus d'autel, il trouvait sa pitance exclusivement grâce a son ciboire, qui l'accompagnait partout, caché sur sa poitrine dans une poche de sa soutane. A force de la supplier, il obtint de cette dame quelques menues ressources pour son fils qu'il mit à l'école. C'est ainsi qu'un jour ils échouèrent en Sibérie où la dame était allée pour rendre visite a sa fille qui avait épousé un gouverneur de province. Elle emmena le pope et son ciboire sur la banquette de sa voiture. Mais ce voyage devant être fort lointain, et la dame ayant l'intention de séjourner longtemps dans ce pays, le pope qui aimait son fils, ne voulut point se séparer de lui. La dame réfléchit, et, voyant qu'elle n'avait aucune chance de vaincre le sentiment paternel, consentit à emmener l'enfant. C'est ainsi qu'il franchit la frontière de l'Asie, installé sur l'arrière de la voiture, car il était chargé de surveiller la malle attachée à l'équipage, et à laquelle on l'avait attaché lui-même, afin de l'empêcher de tomber durant son sommeil. C'est sur ces entrefaites que la dame et son pope moururent l'un après l'autre. L'enfant, demeuré seul, n'avait pas de ressources suffisantes pour terminer ses études ; lorsqu'il devint grand il se fit soldat, et accompagna les « *étapes* » (1) ; comme il avait un œil

(1) Convois de forçats.

très sûr, son chef lui ordonna de tirer sans viser sur un bagnard en fuite ; sans le vouloir, et pour son malheur, il tua cet homme. Depuis lors, il souffrit sans cesse de remords et, n'étant plus bon pour l'armée, devint moine. Sa conduite exemplaire attira l'attention des supérieurs à cause de sa piété et de sa connaissance des langues indigènes ; il fut bientôt dirigé vers l'œuvre missionnaire.

Lorsque j'eus entendu le récit simple et si touchant du vieillard, j'éprouvai une pitié cuisante, et afin de changer de ton, je lui dis :

— Ce n'est donc pas vrai que tu as assisté à des miracles, ainsi que certains le pensent ?

— Et pourquoi ne serait-ce pas vrai, Vladyko ?

— Comment, tu as vu des miracles ?

— Et qui n'en a pas vu, Vladyko ?

— Allons donc !

— Oui, allons donc ? Partout où nous jetons les yeux, nous découvrons des miracles. L'eau circule dans le nuage, l'air soutient la terre comme une plume ; nous ne sommes toi et moi que cendre et pourriture, et pourtant nous avons la faculté de nous mouvoir et de penser ! n'est-ce point là un miracle ? Et lorsque nous mourrons, et que notre corps entrera en décomposition, notre esprit ira vers Celui qui l'a placé en nous.

— Laissons ces raisonnements à d'autres, et dis-moi sans ambages s'il t'est arrivé d'assister à une manifestation surnaturelle ou à quelque chose d'analogue.

— Oui, cela m'est arrivé.

— Et qu'était-ce au juste ?

— Depuis mon enfance, Dieu me comble de miséricorde, Vladyko, et je fus sauvé par deux fois et sans l'avoir mérité grâce à de miraculeuses interventions.

— Hum, conte-moi celà.

— La première fois, cela m'est advenu durant ma plus tendre enfance, Vladyko. Je me trouvai encore en troisième

à l'école, lorsqu'un jour j'éprouvai une grande envie d'aller me promener dans les champs avoisinants. Accompagné de deux camarades, j'allais prier notre surveillant de nous accorder une récréation, mais il nous la refusa. Nous décidâmes alors d'avoir recours au mensonge, et c'est moi qui était le meneur de la bande; je dis à mes camarades: «Allons, les amis, on va les tromper tous ; nous n'avons qu'à sortir en courant et en criant : Il nous l'a permis, il nous l'a permis ! » C'est que nous fîmes, et grâce à ce stratagème tous les élèves quitèrent la classe, et s'en allèrent rôder dans les champs, se baigner ou pêcher à la ligne. Lorsque le soir vint, j'eus peur : qu'allait-il m'arriver, comment allais-je rentrer à l'école ? Le surveillant m'infligerait sans aucun doute une rude correction. Comme je regagnais l'école, j'aperçus les verges qui trempaient dans une bassine. Je m'enfuis, et me cachai dans la *bania* (1) ; je me blottis sous un banc et je me mis à prier : « Seigneur ; je sais bien qu'il est impossible que je ne sois pas fouetté ; mais faites que cela m'arrive pas ». Et je priai avec tant d'ardeur que j'en suai et que je sentis une grande faiblesse dans mes membres. Mais soudain j'éprouvai une délicieuse fraîcheur ; on aurait dit une colombe qui tressaillait contre mon cœur, sous mon aisselle ; alors le salut impossible m'apparut comme possible, et je ressentis une grande paix et un si grand courage, que je ne redoutai plus rien. Je me couchai et m'endormis, et lorsque je me réveillai, j'entendis mes camarades qui m'appelaient gaîment : « Kiriousha, Kiriousha, où es-tu ? sors de ta cachette, tu ne seras pas fouetté. L'inspecteur est arrivé et il nous a donné congé. »

— Le miracle est fort simple, dis-je.

— Simple en effet, Vladyko, simple comme la Trinité qui est une, un Être simple, répondit Kiriak, et ajouta avec une expression de béatitude indescriptible dans le regard :

(1) Bain de vapeur russe.

— Ah, comme je sentis sa présence, Vladyko. Il est venu, mon doux Seigneur ! Il m'a surpris et m'a rempli d'allégresse. Songes-y seulement ! Lui, qui ne saurait embrasser l'univers, voyant le chagrin d'un petit enfant, Il est venu, tel un souffle mince et frais, sous la banquette où le gamin se cachait, et s'est blotti sous son aisselle, contre son cœur.

Je vous avouerai qu'entre toutes les représentations de l'Être Divin, j'aime notre Dieu russe, qui a élu sa demeure tout près du cœur, sous l'aisselle. Messieurs les Grecs ont beau parler pour nous prouver que nous leur devons de connaître Dieu, ce ne sont pas eux qui nous l'ont révélé ; ce n'est pas dans la pompe byzantine, dans la fumée de l'encens que nous l'avons découvert. Il est notre familier, un des nôtres, et ce n'est pas dans l'odeur de l'encens qu'il nous apparaît ; non, il vient sous le banc de la *bania*, tel un souffle mince et frais, et se blottit comme une colombe dans la tiédeur de l'aisselle.

— Continue, père Kiriak, dis-je au vieillard, j'attends le récit de l'autre miracle.

— Je vais le conter, Vladyko. Cela m'est arrivé à une époque où j'étais plus éloigné de Dieu, et où ma foi n'avait plus la même ardeur. C'étais au temps où je voyageais, hissé sur l'arrière de la voiture. Mon père avait été obligé de me retirer de l'école russe, afin de me placer dans un séminaire sibérien. Je n'avais pas peur, car j'étais le premier de ma classe, et le séminaire m'aurait accepté sans examens. Mais le surveillant me délivra un certificat dans lequel j'étais désigné comme un élève moyen : « C'est pour notre plus grande gloire, m'expliqua-t-il, et pour qu'ils te fassent subir un examen là-bas ; ils pourront se rendre compte quel genre d'élève est considéré chez nous comme moyen. » Mon père et moi nous éprouvâmes le plus vif chagrin ; mon père m'obligea de poursuivre mes études au cours du voyage, juché sur la malle derrière la voiture, mais un jour je m'endormis, et comme nous traversions le gué d'une rivière, je perdis tous mes livres. Au

premier relais, mon père, qui pleurait lui-même amèrement, m'infligea une cruelle correction. Mais avant même que nous ayons atteint la Sibérie, j'avais tout oublié, et de nouveau je me mis a réciter ma prière enfantine : « Seigneur, viens à mon secours, fais que je sois reçu sans examen... » Mais j'eus beau prier, on réclama mon certificat et on me dit de me présenter à l'épreuve. Je me rendis à l'école, plein de tristesse, tous les autres gamins étaient fort gais, et jouaient à saute-mouton. J'étais seul de mon espèce, sans compter un autre jeune garçon, maigre comme une perche qui était assis sans rien faire, car, ainsi qu'il me le dit, il souffrait d'une extrême faiblesse, et la « fièvre l'avait terrassé ». Quant à moi, j'ouvris mon livre, et je me mis à faire des reproches à Dieu : « Eh bien quoi, ne t'ai-je pas assez supplié, et toi tu n'as rien fait. » A ces mots je me levai pour aller boire de l'eau ; soudain, comme je me trouvais au milieu de la pièce, quelque chose s'abattit sur ma nuque et me jeta à terre. Je me dis aussitôt : « C'est là, sans nul doute, un châtiment. Loin de m'aider, Dieu me frappe ! » Mais je me rendis vite compte que le garçon malade avait eu l'idée de sauter par dessus ma tête, mais n'ayant pas assez de force pour le faire, tomba en m'entraînant à sa suite. Et mes camarades de me crier : « Regarde, tu as le bras ballant. » J'essayai de le remuer et je m'aperçus qu'il était cassé. On me mena à l'hôpital, mon père vint m'y retrouver et me dit : « Ne t'attriste pas, Kiriousha, te voilà reçu sans examen. » Je compris alors que Dieu avait tout arrangé, et je me mis à pleurer... Quant à l'examen, il était des plus faciles, et je l'aurais subi en me jouant. Cela prouvait que je ne savais pas ce que je demandais, petit bêta que j'étais, mais ma prière fut exaucée,et j'avais reçu en plus une leçon.

— Ah ! père Kiriak, père Kiriak, tu es un homme prodigue en consolations !

Je l'embrassai plusieurs fois, je le laissai aller, et depuis ce jour là, je cessai de l'interroger. Je lui ordonnai par con-

tre de venir tous les jours chez moi, afin de m'enseigner les langue Yakout et Tounhouse.

CHAPITRE IV

Mais si j'épargnais mes rigueurs au père Kiriak, je m'acharnai contre les autres moines de mon petit monastère, qui, à dire vrai, ne faisaient pas preuve de la simplicité d'âme de Kiriak, et qui n'accomplissaient aucun travail pouvant servir les intérêts de la foi : ces moines occupaient pour ainsi dire les avant-postes du christianisme dans un pays païen, mais les paresseux ne faisaient rien, et pas un seul d'entre eux n'avait pris la peine d'apprendre les langues indigènes. Je ne cessai de leur adresser des semonces privées, et je finis par leur lancer mes foudres du haut de l'*ambon*, en leur rappelant les paroles du Tzar Ivan au bienheureux Goury : « On a bien tort de comparer les moines aux anges, auxquels ils ne ressemblent guère, n'étant point faits à leur image ; ils doivent être comparés aux apôtres que le Christ envoya dans le monde avec la mission d'enseigner et de baptiser. »

Le lendemain, Kiriak vint chez moi pour me donner une leçon, et se jeta à mes pieds :

— Voyons, m'écriai-je en le relevant, qu'as-tu, mon doux maître ? il ne sied guère au maître de se prosterner devant l'élève.

— Oui, mais tu m'apporté une bien grande consolation à laquelle je ne m'attendais plus dans cette vie.

— Comment t'ai-je procuré une si grande joie, homme de Dieu ?

— En disant aux moines qu'il fallait enseigner d'abord, et baptiser ensuite. Tu as eu raison d'instituer cet ordre, Vladyko. Le Christ l'a prêché et les livres nous l'enseignent : lorsque l'âme n'est pas instruite, il n'y a pas de bien possible.

Ils sont tous capables de baptiser ; mais ils ne savent pas enseigner.

— Eh bien, mon frère, il me semble que tu interprètes mes paroles d'une façon plus large que je ne l'entends moi-même. Alors selon toi, il ne faut pas baptiser les enfants ?

— Les enfants de chrétiens, c'est tout autre chose, Vladyko.

— Et le prince Vladimir n'aurait pas baptisé nos aïeux s'il avait entendu qu'ils fussent instruits.

— Ah Vladyko ! peut-être eût-il mieux valu les instruire d'abord. Sans doute as-tu lu toi-même dans les anciennes chroniques, que tout entra bientôt en ébullition, « parce que la piété était jointe à la crainte ». Le métropolite Platon a dit avec sagesse : « Vladimir y mit trop de hâte, et les Grecs y apportèrent de la ruse. Pourquoi imiter cette hâte et cette ruse ? car ils sont demeurés menteurs jusqu'à ce jour. » Aussi, sommes-nous baptisés dans le Christ, mais nous n'avons pas revêtu le Christ. Il est vain de baptiser de cette façon, Vladyko.

— Comment cela vain, père Kiriak ? que prêches-tu là ?

— Hé quoi, Vladyko, n'est-ce pas le roseau sacré qui a écrit que les eaux du baptême seules n'aideront pas l'ignorant à acquérir la vie éternelle.

Je le regardai et je lui dis sur un ton fort sérieux :

— Écoute, père Kiriak, tu prêches une hérésie.

— Non, répondit-il, il n'y a guère d'hérésie en moi, je dis la vérité telle que me l'inspire saint Cyrille de Jérusalem : « Simon le magicien plongea son corps dans les eaux baptismales, mais son cœur ne fut point éclairé par l'Esprit ; il s'y plongea et en ressortit par le corps, mais son âme ne s'étant pas plongée, ne ressuscita point. » Celui qui est baptisé de cette sorte n'a fait que se baigner. Dieu est vivant et ton âme est vivante, Vladyko. Souviens-toi ! N'a-t-il pas été écrit : il y aura des baptisés qui entendront la voix leur disant « Je ne vous connais point », et des non-baptisés qui seront

justifiés, parce qu'ils ont conservé la pureté et la vérité. Comment pourrais-je le nier ?

Je me dis qu'il valait mieux attendre avant de reprendre ce sujet, et je lui dis :

— Ce n'est pas la langue de Jérusalem, mais la langue des sauvages que nous devons étudier à présent. Tu es chargé de me l'apprendre, et je te prie de ne pas te fâcher si tu découvres en moi un esprit obtus.

— Je ne me fâcherai guère, Vladyko », répondit-il. Et en vérité c'était un vieillard admirable de douceur et de sincérité qui me fit fort bien travailler. Il me révéla très rapidement et avec beaucoup d'esprit tous les secrets de cet idiome si dépouillé, si pauvre, qu'il est difficile d'en parler comme d'une langue. En tout cas, ce n'est que la langue de la vie animale, et non point de la vie de l'intelligence. Cependant il est fort difficile de l'apprendre; les phrases sont courtes, non développées, et il est à peu près impossible de traduire en ce langage des texte construits selon les règles d'une langue plus évoluée, aux phrases complexes et aux propositions subordonnées. Quant aux expressions poétiques ou figurées, elles sont absolument intraduisibles, et de plus, les conceptions mêmes qu'elles représentent demeurent fatalement inaccessibles à ces pauvres gens. Comment leur expliquer le sens des mots : « Soyez sages comme des serpents et doux comme des colombes », alors qu'ils n'ont jamais vu ni serpents, ni colombes, et ne peuvent même pas se les figurer. Impossible de leur traduire les mots « martyr », « baptiste, » ou « précurseur »; quant à la sainte Vierge, ces mots sont traduits dans leur langage par *shotchmo A bia*, ce qui ne désigne point notre sainte Vierge, mais une divinité païenne, une déesse. Il serait plus difficile encore de leur parler des vertus du précieux Sang, et des autres mystères de la foi ; inutile de tenter de construire pour eux un système théologique quelconque ou de faire la moindre allusion à la conception par une vierge

sans époux. Au meilleur cas, ils n'y comprendraient rien ; et ils risqueraient fort bien de nous rire au nez.

Tout ceci me fut enseigné par le père Kiriak, qui m'instruisit d'une façon si merveilleuse, qu'ayant conçu l'esprit de la langue, je conçus également l'esprit de ce pauvre peuple. Mais ce qu'il y avait de plus amusant, c'est que Kiriak me dépouilla imperceptiblement de toute ma feinte sévérité ; les relations les plus agréables, les plus cordiales, s'établirent entre nous, et nous finîmes par prendre un ton gai et si plaisant, qu'à la fin de mes études, je fis préparer un pot de gruau, y déposai un rouble d'argent, et quelques aunes de drap pour une soutane neuve et portai le tout, tel un novice, dans la cellule de Kiriak.

Il habitait sous le clocher et occupait une cellule si petite, que lorsque j'entrai, nous ne pûmes plus remuer ni l'un ni l'autre, et les voûtes semblaient nous écraser. Mais tout y était rangé avec soin, et je vis dans la fenêtre obscure et grillée, un aster en fleur.

Je trouvai Kiriak au travail. Il enfilait des écailles de poisson qu'il cousait ensuite sur un bout de toile.

— Que fais-tu là ? demandai-je.

— Je prépare des ornements.

— Quels ornements ?

— Des ornements pour les petites sauvages. Je leur en fais cadeau, lorsqu'elles viennent à la foire.

— Alors c'est pour faire plaisir à des païennes, à des infidèles ?

— Voyons, voyons Vladyko, quand cesseras-tu de les traiter d'infidèles. Dieu les a créés aussi bien que nous. Il faut les plaindre, car ils sont aveugles.

— Il faut leur apporter la lumière, père Kiriak.

— Leur apporter la lumière, dis-tu ? Oui, oui ; c'est bien de leur apporter la lumière !

Et il se mit à murmurer : « Que ta lumière se répande devant les hommes, lorsqu'ils verront tes bonnes œuvres. »

— Et moi, lui dis-je, je suis venu te saluer et t'apporter un pot de gruau pour te remercier de l'instruction que tu m'as donnée

— Eh bien, prends place à côté de ce pot ; tu seras mon visiteur.

Il me fit asseoir sur un billot, en prit un autre pour lui-même, et ayant posé le pot sur un banc me dit :

— Mange, Vladyko, c'est ton bien que je t'offre.

Je me mis à manger le gruau avec le vieillard tout en conversant avec lui.

(A suivre)

N. LESKOV.

(*Traduction de H. Iswolsky.*)

Chronique de l'Orthodoxie russe.

II. A L'ÉTRANGER.

L'espace ne permet pas de décrire les protestations, moins intenses mais toujours répétées, contre la persécution bolchévique, ni de signaler tous les événements intéressants qui ont eu lieu dans l'émigration russe depuis le mois de juin 1930. Bornons-nous à noter brièvement les faits les plus saillants.

A. Le mouvement des étudiants russes chrétiens.

1. — Le mouvement a eu, comme d'habitude, ses **congrès** dans divers pays, et a participé à des réunions chrétiennes internationales dont les plus importantes sont :

Une consultation entre le YMCA et des représentants des Églises orthodoxes des pays balkaniques, qui eut lieu à Athènes le 25-28 février (1). Des membres du mouvement y prirent part.

Un congrès de la confraternité (anglicano-orthodoxe) de S.Alban et S.Serge, à High Leigh le 25-30 avril; le métropolite Euloge et l'Archevêque de Cantorbéry y firent apparition.

Un congrès international organisé par le Mouvement des Étudiants Français Chrétiens à Oiseau Bleu, près de Paris.

Le congrès du Comité Mondial du YMCA, tenu à Waldenburg en Saxe, le 7-8 mai.

Un congrès de la Fédération des Étudiants Chrétiens à Truskawec en Pologne.

(1) Une autre consultation de ce genre eut lieu à Sofia (Bulgarie) en avril 1928. Voir notre chronique, V, nos 5-6 (p. 277), 7-9 (p. 413-15), 10-12 (p. 548).

Outre des réunions de moindre envergure, le mouvement a tenu ses propres congrès :

A Saarow (section allemande), du 11 au 16 juin.

A Clermont-en-Argonne (section française), du 13 au 16 juillet : les sujets qui attirèrent le plus d'attention étaient « L'attitude vis-à-vis des autres confessions chrétiennes », et « La Russie et l'émigration ».

A Dolni Kounice en Tchécoslovaquie, dont le fruit principal semble avoir été d'attirer l'attention des russes sur l'existence d'un mouvement orthodoxe parmi les tchèques.

Dans le couvent féminin de Pjuchtic en Esthonie (section des pays baltes), le 23-30 juillet.

B. Les hiérarchies orthodoxes.

2. — *L'ukaze du métropolite Serge.*

Le 27 juin les journaux émigrés commencèrent à parler d'un ukaze du chef du synode de Moscou, par lequel celui-ci éloignait le métropolite Euloge de la direction des Églises émigrées russes d'Europe occidentale, pour avoir pris part au mouvement interconfessionnel de prières et de protestations contre la persécution bolchévique.

Voici le texte de ce document.

« Le remplaçant du *locum tenens* patriarcal et son Saint-Synode Patriarcal temporaire ont écouté lecture de la lettre de Mgr le métropolite Euloge, chef des églises russes en Europe occidentale, écrite le 14/27 avril de cette année (n° 1141) en réponse à l'enquête du Patriarcat sur des actes du métropolite à Londres, incompatibles avec les obligations prises par lui :

Contrôle :

1. Disposition du 1/14 juillet 1927 (n° 93).

2. Lettre d'enquête du Remplaçant au métropolite Euloge (*panichida* le jour du dixième anniversaire de la révolution).

3. Lettre du 2/15 octobre 1928 (pastorale du métropolite Euloge).

4. Ukaze du 5 août 1929 (*panichida* pour Von Meck et autres).

Ayant en vue :

1. Que les prières pour l'Église russe, organisées par les gens d'église de différentes confessions dans les pays étrangers, ont porté un caractère évidemment et franchement politique, ayant comme but de mobiliser non seulement l'opinion publique mais aussi tous les Etats de l'Europe occidentale pour une croisade contre notre Union soviétique;

2. Que le métropolite Euloge, en s'efforçant de prouver, sur un ton provocateur et en parfaite insincérité, l'absence complète de tout caractère politique dans la démonstration ecclésiastique, ne fait que confirmer par son explication la violation des obligations prises par lui ;

3. Que la présente violation n'est pas la première, et qu'il n'y a aucune garantie qu'il ne les répètera pas dans l'avenir ;

4. Que dans ces circonstances il est inadmissible qu'il soit gardé dans le poste responsable de chef des Églises de l'Europe occidentale ;

Par leur décision du 10 juin 1930 (nº 108) ils ont décidé :

1. De démettre Mgr le métropolite Euloge de sa charge de chef des Églises Russes de l'Europe occidentale, et de la confier temporairement à Mgr Vladimir, ancien archevêque de Belostok.

2. D'ordonner au métropolite Euloge de notifier au Patriarcat, qu'il a obéi à cet ordre ; et à l'archevêque Vladimir, qu'il a assumé la direction des Églises de l'Europe occidentale.

3. Si Mgr l'archevêque trouve, pour quelque raison que ce soit, qu'il est difficile pour lui d'assumer la charge du gouvernement, il doit, sans refuser cette charge, soumettre à la considération du Patriarcat ses difficultés et en même temps ses suggestions, auquel des évêques russes actuelle-

ment en Europe occidentale il serait à conseiller, dans les circonstances, de remettre le dit gouvernement.

Le 11 juin 1930.

Remplaçant du *locum tenens* patriarcal,
Serge, métropolite de Nižni-Novgorod. »

Ce document, faisant suite aux autres actes du métropolite Serge, fit une immense impression dans les milieux émigrés. L'archevêque Vladimir refusa aussitôt de remplacer Mgr Euloge. Un synode diocésain, tenu à Paris du 29 juin au 4 juillet, demanda à ce dernier de garder la direction du diocèse, et refusa de reconnaître la force canonique de cet ukaze « basé sur des motifs d'ordre politique et sur de fausses informations ». Tout en restant unie à l'Église patriarcale et à son chef, l'Église du métropolite Euloge refuse de se soumettre au pouvoir central, qui se trouverait dans l'impossibilité de se former un jugement objectif sur la situation à l'étranger, et de détacher les affaires ecclésiastiques des intérêts du régime bolchévique qui l'étrangle.

L'Église patriarcale se trouve ainsi divisée en trois branches : en Russie, le synode de Moscou présidé par Mgr Serge ; dans l'émigration, celui de Sremski Karlovtsy présidé par Mgr Antoine, et le diocèse de l'Europe occidentale présidé par Mgr Euloge. Le dernier groupe (comprenant cinq évêques) adopte aujourd'hui la politique d'autonomie administrative qui a été depuis longtemps celle du synode de Karlovtsy. Leur attitude vis-à-vis de Moscou a fini par coïncider, mais avec cette notable différence, que Mgr Euloge reconnaît le métropolite Serge comme chef légitime de l'Église patriarcale et se refuse à le juger et à le condamner comme traître à l'Orthodoxie.

Le lien avec Moscou étant rompu, beaucoup se demandent pourquoi les deux hiérarchies émigrées ne se réconcilieraient pas. Plusieurs appels ont été faits dans ce sens ; on s'occupe d'une façon générale d'unir les forces de l'émigration, si malheureusement divisée, dans tous les domaines. Mgr An-

toine répond que la réconciliation implique la soumission entière du métropolite Euloge au synode de Karlovtsy, et la conservation de la hiérarchie rivale organisée par ce synode en Europe occidentale depuis la rupture. Il est peu probable que l'unité se fasse. Fidèles aux principes d'*Irénikon*, nous nous abstenons de prendre parti dans cette affaire.

3. — *Changements dans la hiérarchie de Karlovtsy.*

Notre chronique du nº 1 de l'an dernier (28) a signalé des changements dans l'épiscopat synodal de l'Amérique du Nord : Mgr Apollinaire recevant la partie septentrionale (archidiocèse de l'Amérique du Nord et du Canada, comprenant les États de l'Est), et un nouvel archidiocèse de l'Amérique occidentale et de San-Francisco étant érigé, sous le gouvernement de Mgr Hermogène. Mais ce dernier, étant malade, demanda d'être libéré de sa nouvelle charge ; la demande fut accordée, et il n'a pas quitté l'Europe.

Une nouvelle réorganisation a été décidée. L'érection du nouveau diocèse indépendant est remise. L'archevêque Apollinaire garde sa juridiction sur tous les États-Unis et le Canada, et reçoit trois évêques vicaires (auxiliaires). L'Archimandrite Joasaph de Montréal devient évêque de la capitale canadienne ; l'archimandrite Tikhon, professeur au séminaire de Bitol en Serbie, est consacré évêque du siège de San-Francisco ; finalement l'évêque Adam se réconcilie avec le Synode, et devient premier Vicaire, avec le titre de Pittsburg.

L'évêque « rénovateur » Séraphim, échappé de Russie soviétique en 1930, dont nous avons parlé au nº 97 de l'an dernier, a été reçu, à sa propre demande, dans la hiérarchie de Karlovtsy, avec le titre de Tegeljsk.

D. Belgique:

4. — *Le Centenaire.*

Le 21 juillet les orthodoxes russes de Bruxelles voulurent

marquer leur sympathie pour la nation belge, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'Indépendance. Entre autres choses, il y eut une Liturgie solennelle célébrée par l'archevêque Alexandre à l'église de la rue des Chevaliers, suivie d'un *moleben* pour le Roi Albert, la famille royale, la nation et l'armée. Le général-adjutant du roi assista, avec les représentants des ambassades roumaine, serbe et bulgare et de nombreux russes ; beaucoup, ne trouvant pas de place dans la petite église, durent rester dehors dans la rue.

E. Allemagne.

5. — *L'église de Leipzig.*

A la fameuse bataille de Leipzig en 1813 moururent plus de 22.000 soldats russes. Au centenaire de la grande bataille, en 1913, les russes élevèrent une superbe église sur le champ du combat ; elle se trouve non loin du grand *Völkerschlachtsdenkmal*, dans la banlieue de Leipzig. Quand la guerre éclata, le bâtiment n'était pas entièrement achevé ; il se trouve actuellement dans les mains d'un banquier allemand, et malgré le fait que celui-ci a fait certaines réparations, et qu'une petite paroisse y a été organisée en 1928, ce magnifique temple continue à se détériorer. Maintenant le propriétaire menace de le détruire complètement si l'on ne lui paye pas une forte somme, pour couvrir les dépenses qu'il a faites, avant qu'il ne le rende à l'Église orthodoxe. Les émigrés russes s'efforcent de trouver l'argent pour sauver ce monument national.

F. Pologne.

6. — *Relations avec Moscou.*

Voskresnoe Čtenie (n° 34), organe de l'autocéphalie polonaise, a publié quelques citations d'une lettre écrite le 26 juin par le métropolite Serge de Nižni-Novgorod au métropolite

Denis de Varsovie. Il déclare que le patriarche Tikhon ayant refusé en 1920 d'admettre l'autocéphalie des Églises russes de Pologne, l'état de choses actuellement existant est inadmissible. Il insiste pour que le métropolite Denis s'abstienne de se considérer comme indépendant, jusqu'à ce que l'autocéphalie polonaise puisse être reconnue par un concile éventuel de l'épiscopat russe. (Il est certain que l'Église polonaise ne répondra pas à son appel).

7. — *Le Synode.*

Depuis des années les orthodoxes de Pologne tâchent d'aboutir à la convocation d'un synode de leurs diocèses. Le principal obstacle a toujours été l'opposition du gouvernement, et les problèmes politiques que poserait cet événement. L'année dernière, un certain rapprochement s'est opéré entre le gouvernement polonais et l'épiscopat orthodoxe, et le synode est devenu une réalité prochaine. On discute beaucoup dans les milieux orthodoxes sur la composition de cette assemblée, sa compétence, la ligne de conduite qu'elle doit suivre etc., etc.

G. Angleterre.

8. — *La conférence de Lambeth.*

A l'invitation de l'archevêque de Cantorbéry, le patriarche Photius de Constantinople demanda aux Églises orthodoxes d'envoyer à Londres des représentants attitrés pour prendre contact avec le grand congrès de l'épiscopat anglican qui eut lieu au mois de juillet de l'année dernière. Les délégués suivants furent désignés par les Églises autocéphales : pour le patriarcat de Constantinople, le métropolite Germanos de Thyatire, résidant à Londres ; pour le patriarcat d'Alexandrie, le patriarche Mélétios lui-même ; pour celui d'Antioche, le métropolite Ignace d'Épiphania ; pour celui de Jérusalem,

l'archevêque Timothée du Jourdain ; pour l'archevêché de Chypre, le métropolite Léontios de Paphos ; pour l'Église de Grèce, l'archimandrite Constantinides, résidant à Londres ; pour la Serbie, le métropolite Irénée de Novi Sad ; pour la Roumanie, le métropolite Nectaire de Bukovine ; pour la Pologne, l'archimandrite Sabbas. Quant à l'Église russe, bien que le patriarche œcuménique ait tâché de faire venir de Russie « deux représentants, un de chacune des deux grandes fractions, la patriarcale et la synodale » (1), ces délégués russes n'ont évidemment pu franchir la frontière soviétique. Le patriarche de Constantinople semble ne pas avoir voulu inviter d'émigrés. Il avait espéré pour l'Église de Russie « que peut-être elle pourrait bénéficier de la rencontre et de la coopération, en pays étranger, des représentants des deux parties » qui se font concurrence dans le pays des soviets. Il est très important de remarquer que de cette façon *la Russie ne fut pas représentée.*

Les délégués orthodoxes ne prirent pas part aux réunions de l'épiscopat anglican, mais ils étudièrent dans une commission mixte la question de l'union avec les anglicans. Le résultat de ces études, et des rapports personnels d'amitié créés pendant leur séjour, semblent les avoir inclinés à encourager fortement le rapprochement qui est en croissance depuis bien des années. Nous reviendrons plus tard sur cette question si importante pour l'Église Catholique.

On notera aussi l'absence d'un délégué bulgare officiel. Constantinople regarde toujours l'Église bulgare comme schismatique. Cependant, étant donné la présence d'un

(1) The *Christian East*, 1930, n° 2, p. 67. Les « synodaux » sont les *obnovlentsy* (Rénovateurs). Il semble (p.69) que l'archevêque de Cantorbéry ait d'abord voulu inviter deux délégués de chaque « fraction » de l'émigration et que le patriarche ait trouvé que les « deux parties ne peuvent pas être considérées comme des représentants essentiels de l'Église Russe » (Constantinople n'a jamais été défavorable aux Rénovateurs, et les considère encore comme une section honorable de la hiérarchie russe). Cf *Ibid.* n° 3.

délégué bulgare à l'Athos (juin 1930, commission préparatoire au pro-synode pan-orthodoxe), l'archevêque de Cantorbéry prit l'initiative d'en inviter un à Lambeth. L'évêque (aujourd'hui métropolite) Païssij, représentant l'Église bulgare, finit par être admis, d'une manière non-officielle, à tous les actes de la délégation orthodoxe. Le patriarche Mélétios d'Alexandrie, à son voyage de retour, a déclaré à Athènes qu'« une entente entre l'Église bulgare et le patriarche œcuménique est tout à fait possible. L'Église bulgare sera déclarée autocéphale, mais à condition de ne pas envoyer ses évêques dans des diocèses dirigés par d'autres évêques orthodoxes » (1) — il s'agit sans doute de la Macédoine. L'hospitalité anglicane et la rencontre à Lambeth de représentants des diverses Églises orthodoxes semble ainsi avoir contribué à liquider cette question déjà ancienne.

Janvier 1931. (1)

HIÉROMOINE DAVID.

(1) *Vozroždenie*, le 15 août.

(2) Depuis que cette chronique a été composée, des événements se sont passés qui devraient être relatés au moment où ce fascicule paraît. Il n'a pas été possible de le taire ; la prochaine chronique viendra combler cette lacune.

Notes et documents.

Mort et obsèques du Patriarche Tichon. (1)
25 mars (7 avril) 1925.

Le très Vénéré Patriarche de Moscou et de toute la Russie, Tichon, mourut dans la nuit du mardi au mercredi. Le mardi était la fête de l'Annonciation, mais le Patriarche n'officia pas, car il se sentait indisposé. Il avait célébré la liturgie pour la dernière fois le dimanche précédent.

Depuis le moment de sa mise en liberté, le Patriarche séjournait à la clinique Bakuninoj, dans un état de santé fort délabré dû au régime de son internement. Il sortait assez souvent de sa clinique pour officier.

Pendant la journée du 25 mars (vieux style) le Patriarche se sentait mieux et même s'occupait des affaires courantes : il lisait des lettres et des pièces, rédigeait des ordonnances.

Dans la soirée arriva auprès de lui le Métropolite Pierre : celui-ci assista à la consultation des médecins et après cela s'entretint d'affaires avec le Patriarche.

Vers les 20 heures du soir le Patriarche voulut absolument se laver, et il déclara sur un ton impérieux, inaccoutumé chez lui et pour son entourage : « A présent je m'endormirai... profondément et pour longtemps... la nuit sera longue, sombre... très sombre... »

Pendant quelque temps, il resta couché fort tranquillement. Puis il dit au frère Camérier : « Mettez-moi un bandage sous la mâchoire, et il répéta ces mots plusieurs fois avec insistance : « Liez un bandage sous la mâchoire, elle me gêne ». Le frère était embarrassé et ne savait que faire.

— « Sa Sainteté délire », dit-il à la sœur, « il demande de lui lier la mâchoire ». La sœur s'approcha du Patriarche et lui dit : « Votre Sainteté ne pourra pas bien respirer ». — « Ah, oui...

(1) Cet article, paru dans *Vozroždenie* du 20 Octobre 1930, a été écrit par le P. Philippov d'après la notice d'un témoin oculaire (un prêtre de Pétersbourg) mise aimablement à sa disposition par Monseigneur Séraphin.

alors, c'est bien, ce ne sera pas nécessaire « répondit le Patriarche.

Après cela il s'assoupit un moment. S'éveillant de nouveau, il appela le camérier et lui dit : « Fais venir le docteur ».

On fit quérir aussitôt le Docteur Šelkan, mais avant son arrivée les médecins de la clinique entrèrent dans la chambre.

Le Docteur Selkan se tenait agenouillé près du lit du Patriarche il lui prit la main et demanda : « Comment cela va-t-il donc, comment vous sentez-vous ? »

Le Patriarche ne donna pas de réponse. Le Docteur Šelkan, tenant le poignet du malade, tourna les yeux vers les médecins présents leur signifiant que la vie s'éteignait et qu'il n'y avait plus d'espoir d'une heureuse issue.

Les minutes succédaient aux minutes. Le Patriarche était couché les yeux fermés. Après un court assoupissement il demanda :

— « Quelle heure est-il ? »

— « Minuit moins un quart »

— « Ah ! Gloire à Dieu ! » dit le Patriarche, tout à fait comme s'il avait attendu cette heure-là et il se mit à faire le signe de croix.

— « Gloire à toi, Seigneur » répéta-t-il en se signant de nouveau.

Après quelques instants, il se signa encore : « Gloire à toi »... Il leva la main pour le troisième signe de croix...

Le Patriarche de toute la Russie, nouveau prêtre-martyr, victime d'expiation pour la foi orthodoxe et l'Église russe, s'en était allé paisiblement auprès du Seigneur.

Le mercredi 26 Mars (vieux style), à cinq heures du matin, alors que Moscou tout entière dormait encore, après avoir oint son corps d'huile, sans bruit, sans attirer l'attention, on transporta rapidement dans une voiture de secours, de la clinique au monastère Donskoj, le cadavre du Patriarche de toute la Russie, enveloppé dans la mantia patriarcale en velours. Le Métropolite Pierre Kruticij et l'évêque Boris de Mozajsk l'accompagnaient. Dès l'arrivée, la grosse cloche fit retentir quarante coups comptés.

La nouvelle se répandit rapidement dans la capitale : les fonctions liturgiques commencèrent dans les églises, les fidèles

s'arrêtaient dans la rue pour se transmettre les dernières nouvelles de Donskoj, plusieurs légations étrangères abaissèrent leur drapeau en signe de deuil.

Le lendemain, contrairement au typikon, on célébra dans toutes les églises de Moscou la liturgie de Saint Jean Chrysostome ; avant la mise en bière, qui eut lieu à trois heures de l'après-midi, le corps de sa Sainteté fut porté dans le sanctuaire et on lui fit faire trois fois le tour de l'autel ; juste à ce moment, le soleil se mit à briller et répandit ses rayons par une des fenêtres de l'église.

Une fois le Patriarche dans le cercueil, le soleil disparut : ce qui produisit une grande impression sur la foule ; c'est en outre un fait significatif, que le Patriarche se soit éteint le jour de la mort du Juste Lazare et que ses obsèques aient pu se terminer juste avant le commencement de la Semaine Sainte.

On le transporta à nouveau sur des brancards dans la cellule patriarcale, où il avait été déposé le matin ; le clergé, présidé par l'évêque Boris de Mozajsk, l'escortait solennellement ; on l'avait revêtu des vêtements pontificaux en drap d'or, bordés de velours vert sombre avec des images brodées, et il était couronné d'une mitre précieuse.

Les évêques assistants mirent le dikirion (chandelier à deux cierges) et le trikirion (chandelier à trois cierges) dans ses mains et lui firent donner la bénédiction au peuple, tandis que le diacre disait, en modifiant un peu les paroles liturgiques : « Ainsi ta lumière a brillé devant les hommes, et tous ont vu tes bonnes œuvres, et tu glorifieras notre Père qui est dans les cieux ».

C'était comme si le Patriarche, en partant pour un monde meilleur, disait adieu à son troupeau en le bénissant une dernière fois.

On commença, dès le mercredi, à venir vénérer le Patriarche reposant dans son cercueil ; la foule défila jour et nuit, sans interruption, même pendant les offices. Qui pourrait dire combien de gens sont venus ? On a dit que cent-vingt personnes passaient en une minute, ce qui ferait environ cent soixante à cent-soixante-dix mille en vingt-quatre heures.

Les uns passaient rapidement, les autres plus lentement ; on baisait la croix, l'Évangile, les vêtements de Sa Sainteté et on

faisait place au suivant. La file de ceux qui désiraient vénérer les restes s'étendait en dehors de l'enceinte du monastère à une distance d'une verste et demie ! Par rangées de quatre, on s'avançait jusqu'à la porte du monastère et on traversait la vaste cour jusqu'à la grande église d'été ; là, on se divisait, on s'approchait du cercueil, deux de chaque côté et, après avoir rendu hommage, on sortait dans la cour par la porte nord ; le service d'ordre était assuré par des commissaires portant des brassards noirs à croix blanches.

Le cercueil de chêne était placé sur un catafalque au milieu de l'Église ; il était recouvert de la mantia patriarcale et un voile, recouvrait le visage; dans les mains, recouvertes aussi d'un voile, la croix et l'Évangile. Des plantes vertes de toutes parts laissaient seulement un étroit passage à ceux qui venaient vénérer le pontife défunt.

A la tête du cercueil, deux sous-diacres portant les ripidia, et deux autres portant l'un la croix patriarcale, l'autre la crosse. On pouvait voir aussi plusieurs couronnes dont l'une portait l'inscription : *L'archevêque de Cantorbéry*. Le peuple vénérait la croix, l'Évangile et baisait les vêtements de Sa Sainteté. Ayant fait une métanie jusqu'à terre, je me penchai sur le cercueil et je demandai qu'on découvrît la main ; un des sous-diacres s'empressa de satisfaire mon désir, et je baisai longuement cette main qui m'avait béni autrefois et qui maintenant gisait immobile ; elle était chaude et molle. Ne voulant pas retarder le peuple, je m'éloignai du cercueil et m'en allai prier à l'ambon.

L'office de toute la nuit du dimanche des Rameaux fut célébré ; le Métropolite Serge y prononça une allocution bien sentie qui mettait en relief la personnalité et l'activité du Patriarche.

A cinq heures du matin je célébrai la Litugie matinale dans l'église de St-Sabas l'Agiastos avec d'autres prêtres concélébrants; comme partout à Moscou, on fit mémoire du Métropolite Pierre Krutickij, Vicaire du Patriarche, et on pria pour le repos du serviteur de Dieu, récemment trépassé, « Notre Grand Seigneur et Père Tichon, Patriarche de Moscou et de toute la Russie. » Après la Liturgie on fit une panikide solennelle, et à huit heures et demie, nous nous rendîmes au monastère Donskoj. Ainsi commença la fête de l'Entrée du Seigneur à Jéru-

salem, jour de l'enterrement du Très Saint Patriarche Tichon, 30 Mars 1925.

En changeant de voiture, au marché de Smolensk, nous nous aperçûmes que probablement nous arriverions en retard, non pas seulement pour la messe (il n'y avait plus qu'une heure et demie), mais même pour le service funèbre : tout le marché regorgeait de monde. Tous se pressaient vers Donskoj ; ce n'étaient pas seulement quelques petites vieilles, c'était tout le peuple russe, Moscou tout entière, des représentants de toutes les classes de la société, non seulement de la capitale, mais des villes, des campagnes et des villages avoisinants.

Sur la place Kaluzskaja se passait quelque chose d'extraordinaire : de toutes les rues débouchaient continuellement de nouvelles foules ; il y avait un tourbillon de gens, de tramways, d'équipages qui faisaient le tour de la place se dirigeant vers Donskoj. Nous descendîmes de tramway et les vagues nous emportèrent dans cette direction.

Toute la rue Donskoj était encombrée de monde ; restait seulement un étroit passage où circulaient, en file interminable, des cochers, des voitures et toutes sortes de véhicules. Toute la cour du monastère était remplie de monde. On pénétra dans l'église seulement pour la « Panikide », qui fut chantée par tout le peuple. Pendant la panikide, arrivèrent deux hommes et une dame. Celui qui était chargé du bon ordre les arrêta, comme ils entraient par la porte nord, réservée au clergé : mais quand ils eurent montré un certain papier, on les conduisit dans l'église. C'étaient, comme on me l'a assuré, des représentants de la légation américaine.

Trente évêques et soixante prêtres environ célébrèrent la Liturgie qui suivit. En outre, le clergé qui ne participait pas au service, occupa sur trois rangs tout le centre de l'église. Le premier sermon fut prononcé par le professeur Gromoglassov et, après la Liturgie, ce fut le professeur Strachov. protoprêtre, qui s'avança pour prêcher. Toute l'ordonnance du service funèbre s'accomplit pieusement et sans précipitation.

Après le chant rempli de tristesse « *Souvenir éternel* », le silence se fit : personne en effet ne se décidait à s'approcher le premier pour soulever le cerceuil du Patriarche et le porter dans le lieu

du dernier repos. Et tout d'un coup au milieu d'un silence de mort retentirent des paroles qui, semble-t-il, n'avaient rien de particulier, mais qui par leur spontanéité et leur sincérité engendraient un sentiment commun. Les larmes coulèrent...

A l'ambon un des évêques s'avança. Il ne fit pas un oraison funèbre mais il fit pour ainsi dire la réglementation pour le bon ordre.

« Aujourd'hui, nous enterrons le patriarche Tichon, onzième patriarche de toutes les Russies.

Presque tout Moscou est venu à ses funérailles. Je vous adresse une demande qu'il vous faut absolument satisfaire : Toute la cour du monastère regorge de monde ; les portes sont fermées et on n'y laisse plus entrer personne ; toutes les rues et les places qui conduisent au monastère sont obstruées par la multitude. Toute la responsabilité du maintien de l'ordre repose sur moi ; en outre, vu l'affluence du peuple, le plus petit manque de discipline peut amener un malheur. Je vous en prie, n'assombrissez pas le grand événement historique que nous vivons en ce moment avec vous. Que le clergé sorte le premier, les évêques emporteront ensuite Sa Sainteté. Ne viendront que les prêtres officiants en ornements, tous les autres resteront à leur place... Que personne ne quitte sa place avant qu'on le lui dise. Vous devez exactement vous conformer à tout cela en mémoire de notre très saint Père et Patriarche et je sais que vous agirez ainsi et que vous n'assombrirez en rien ces minutes historiques... »

Ensuite l'évêque souligna l'unité, qui a toujours régné entre le Patriarche et son peuple et pour concl re il proposa aux assistants de chanter « *Hosanna* ». Le chant fut exécuté par une foule de plusieurs milliers de personnes.

La forêt des bannières se mit en marche pour la sortie. Derrière, par rangées de quatre, sortirent les prêtres. Sur la place ouverte devant l'église, se tenaient les brancards pour porter le cercueil. Tout autour se pressait la foule et une multitude de photographes.

Quand je parvins aux escaliers, l'ensemble de toute la place fut pour moi un spectacle extraordinairement grandiose : toute la grande cour du monastère était pleine de monde ; on s'y tenait aussi serré que lorsque l'église est pleine aux matines de

Pâques. Jusque sur les murs du monastère, sur les tours, sur les toits des maisons, sur les arbres et les monuments les gens avaient trouvé moyen de se hisser. Sous l'arc des grandes portes du monastère, on pouvait voir la rue qui s'étendait au loin ; là, la foule était aussi dense que dans la cour du monastère. Si l'on considère l'étendue extraordinaire de cette cour, on peut dire avec vraisemblance que dans son enceinte il n'y avait pas moins de 300.000 hommes et sur la place et dans les rues adjacentes peut-être encore plus.

Les carillons de toutes les églises de Moscou résonnèrent de toutes parts ; lentement nous nous mîmes en mouvement (nous, c'est-à-dire le clergé qui participait au cortège) dans la direction des portes et nous nous arrêtâmes au tournant sur le petit chemin de gauche. Subitement toute la foule se calma ; les bruits et les voix cessèrent ; on aurait entendu, semble-t-il, une mouche voler. Je regardai. Sur une plate-forme élevée devant l'église, l'évêque, en élevant la main, répétait ce qu'il avait dit à l'intérieur du temple.

Le cortège sortit de l'église : les évêques, en ornements blancs avec la mitre d'or, portaient le cercueil. Le chant du chœur se mêla au carillon des cloches ; le cercueil fut placé sur les brancards. Au chant du « *Souvenir éternel*, » on souleva les brancards et tout le peuple, toute la foule se mit à chanter, tandis que la procession se mettait en marche.

Le peuple de lui-même se rangea pour faire la haie : ni presse, ni bousculade. Si quelqu'un se trouvait mal, on ne bougeait pas, mais on le faisait savoir de proche en proche jusqu'au service sanitaire, et un détachement médical arrivait pour porter secours.

Selon la volonté du défunt, avant l'inhumation, le cercueil du patriarche fut porté dans la cellule où il avait vécu si longtemps, si longtemps souffert ; ensuite la procession se mit en marche vers le temple chaud, où le tombeau était préparé. Les évêques entrèrent par les sombres portes qui furent refermées. Tout se calma ; dans le silence, eut lieu la procession de la croix devant les portes fermées du temple. Là eut lieu la « litie ». Mais voici que retentit le chant « *Souvenir éternel* »... C'était le cercueil du saint patriarche qu'on faisait glisser dans la terre, et

le triste carillon des cloches sanglota au dessus de la tombe ouverte.

A la suite du clergé, le peuple se dirigea vers la grande église et baisa le lieu où se trouvait le cercueil du défunt.

Du mur d'enceinte du monastère le métropolite Tichon de l'Oural bénissait la foule. Dans le mur, au dessus de la tombe on avait fait une grande croix de chêne avec l'inscription :

Tichon, très saint patriarche de Moscou et de toutes les Russies 15 mars (vieux style) 1925.

Le soir tombait quand je sortis du monastère ; les larmes coulaient, le cœur battait rapidement, et à l'oreille se faisait entendre la dernière parole prophétique du Très Saint : « Je m'endors profondément et pour longtemps... la nuit sera longue et sombre... sombre... »

Bibliographie

Festschrift Th. G. Masaryk zum 80 Geburtstage. I. — Bonn, Cohen, 1930 ; in-4, 269 p. 1 photo. M. 20.

Parmi les nombreuses contributions de ce beau volume, deux articles nous intéressent au point de vue de la pensée russe contemporaine. M. Bulgakov tente un exposé du problème philosophique du langage (*Was ist das wort* ? p. 25-70) ; M. Lossky délimite exactement dans quel sens M. Solovjev est évolutionniste (*Die Lehre Wl. Solowjows von der Evolution*, p. 203-208).

Pour ceux qui, comme M. Bulgakov, admettent que la *pensée* humaine, malgré ses caractères individuels, se communique par les mots, dont le *sens* reste le même sous l'expression différente que lui donne chaque langue, un double problème se pose : 1) Comment le sens d'un mot se révèle-t-il à l'homme ? 2) Comment l'homme arrive-t-il à une expression vocale adéquate à sa pensée ? A la première question il répond en posant une énigme : « Il ne nous reste qu'à reconnaître humblement et avec respect que ce n'est pas nous qui exprimons les mots, mais que les mots, quand ils retentissent en nous, s'expriment eux-mêmes, de sorte que notre esprit représente un champ (arena) de l'auto-idéalisation de l'Univers » (p. 42). A la seconde M. B. répond en éludant la question : « On ne peut, dit-il, observer le processus de la naissance d'un mot et le suivre. Le mot n'est pas formé, il n'est pas choisi ou pensé, mais il surgit en même temps et simultanément avec le sens » (p. 48). De même encore à la question de l'origine de la diversité des langues ; il donne cette réponse : « Cette multiplicité ne supprime aucunement l'Unité du langage comme expression d'un monde partout semblable à lui-même (einheitlich) dans chaque homme semblablement constitué (einheitlich) » (p. 63). Cette réponse est loin d'être une solution. M. B. a le mérite toutefois d'exposer consciencieusement les résultats scientifiques puisés aux ouvrages qu'il énumère dans un appendice. Il est regrettable qu'il n'ait pas cité un opuscule suggestif de saint Augustin, ouvrage que, commme théologien, M. Bulgakov ne peut ignorer. L'évêque d'Hippone étudie précisément le côté philosophique du même problème, et il n'hésite pas à faire intervenir la Vérité increéée pour nous enseigner intérieurement, non pas le sens d'un mot, mais la vérité des choses, qui se révèlent à nous. Ce dialogue de saint Augustin avec son fils Adéodat est intitulé : *De Magistro*.

M. Lossky, professeur de philosophie à l'Université de Pétersbourg, représentant d'une théorie de la connaissance intuitive, auteur d'un ouvrage intitulé *The World as an organic Whole*, (Oxford 1928), se sépare de tous ceux qui veulent reléguer la conception de l'Église chrétienne,

de l'Union des chrétiens au Christ, du Dieu-Humanité, clef de voûte de la philosophie religieuse de Vl. Solovjev, dans le domaine de la spéculation mystique. Il considère Vl. Solovjev comme un philosophe idéalo-réaliste cherchant à synthétiser la science, la philosophie et la religion dans une vaste conception du monde. Pour Vl. Solovjev, l'état dans lequel se trouvera un jour l'humanité dans la béatitude céleste, est l'aboutissant de l'évolution cosmique, qui tend à réaliser une unité de plus en plus parfaite des éléments et des êtres inférieurs avec les êtres supérieurs dans un tout unique. Le mérite de M. Lossky est de montrer combien cette conception est réaliste : « L'évolution de la nature, dit-il, consiste à créer les degrés et les conditions préparatoires de l'Intégration du Monde (Welttotalität). Il s'agit de cinq stades : Le règne inorganique, le règne des plantes, le règne des animaux, le règne des hommes, et le règne de Dieu... »

Ce processus est tout à la fois un processus de développement, de perfectionnement, mais aussi de réunification de l'Univers. Le principe en est Dieu. Il est extérieur à la nature.

Le processus évolutif surnaturel s'oppose donc à l'évolutionnisme naturaliste d'une part, qui ne fait appel qu'aux jeux des forces physiques et chimiques pour réaliser des unités de plus en plus parfaites ; mais aussi à l'évolutionnisme autocréateur qui admet en dehors des forces physiques et chimiques un principe unificateur immanent à la nature, ce qui ne peut fournir la raison suffisante du processus évolutif.

DOM TH. BELPAIRE.

Fürst Gregor Trubetzkoy. — Die Glaubensverfolgung in Sowjetrussland. Der Kampf gegen Gott und die Verteidigung des Glaubens in der heutigen Sowjetunion. Herausgegeben von Nikolaus VON ARSENIEW (Russland-Bücherei, Bd. 6.) Wernigerode a. Harz, H. Harder, 1930 ; in 12, 89 p. M. 2.50.

La collection *Russische Bücherei* présente un nouveau volume, dédié celui-ci aux persécutions religieuses en Russie. Une préface émue de M. Arsenjev rappelle la belle figure du prince G. Trubeckoj, dont notre *Revue des revues* a parlé plusieurs fois en 1930.

Parmi des renseignements sur la situation religieuse de Russie, que les lecteurs d'*Irénikon* connaissent déjà en substance, citons quelques passages où se traduisent les sympathies de l'A. : le concile de l'Église orthodoxe russe de 1917-18 (dont il fut un membre), l'humble et sage patriarche Tichon, symbole de la sainte Russie, le type du nouveau défenseur de la foi persévérant, adroit et fort, corrigeant heureusement la trop générale passivité des croyants. La part du prince T. dans le volume se termine par la prière pour la Russie souffrante et ses enfants dans la détresse, prière qui est prononcée en Russie pendant la liturgie.

M. Arsenjev ajoute un épilogue retraçant les récentes étapes de la

lutte antireligieuse en 1930. La conclusion est optimiste, non pour des considérations humaines, mais à cause de la force invincible de la Croix.

D. C. L.

Wassily Witaljewitsch Schulgin. — « **Tage...** » **Memoiren aus der russischen Revolution (1905-1917).** Uebers... von MARISSA VON REUTERN. Eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von GEORG VON REUTERN. (Quellen und Aufsätze zur russischen Geschichte, Bd. 8). Berlin et Königsberg, Ost-Europa-Verlag, 1928 ; in-8, 288 p. M. 6.50.

Ces mémoires d'un publiciste et membre de la Douma fervent monarchiste ont trait à l'abdication du Tsar Nicolas II en 1917. Ces souvenirs personnels des événements, petits tableaux très circonstanciés, sont réunis sous les titres suivants : Les premiers jours de la Constitution (Kiev, 18, 19 et 20 octobre 1905) — Les avant-derniers jours de la Constitution (Moscou, au Palais de Tauride, le 3 novembre 1916 ; novembre-décembre 1916 ; janvier et février 1917) — Les derniers jours de la Constitution (Moscou, 27 et 28 février, 1 Mars ; Pskov, 2 mars 1917; Pétrograd, 3 mars 1917). Schulgin fut un des envoyés de la Douma qui s'en furent à Pskov demander l'abdication de Nicolas II. Il espérait ainsi pouvoir sauver encore la dynastie et le principe monarchique. L'abdication du prince Michel devait ruiner cet espoir.

DOM TH. BELPAIRE.

V. N. Iljin. — **Šest dnej tvorenija.**— Biblija i nauka o tvorenij i proischoždenij mira. (Les six jours de la création. Bible et science sur la création et l'organisation du monde), Paris, YMCA Press, 1930 ; in 12, 231 p.

L'auteur « a donné son cœur à la recherche scientifique de toutes les choses qui se font sous le soleil » (*Eccl.*, I. 13). La justification de ce travail, l'A. la voit dans la volonté formelle de Dieu, qui a donné aux hommes l'esprit pour l'exercer et l'âme pour trouver dans cette recherche des motifs nouveaux pour Le glorifier. Une autre raison d'asseoir sa foi sur des bases solides, l'A. la découvre dans le fait que la science apologétique orthodoxe traditionnelle a fait son temps. Trop souvent, dit l'A., l'apologétique ancienne cache mal les affirmations d'une foi faible peu informée et méfiante ; souvent aussi elle est simplement paresse d'esprit, quelques fois même elle dégénère en un mortel et décevant bureaucratisme. L'incroyant se servait des thèses officielles avec la visible satisfaction d'y trouver la justification facile de son propre athéisme ; le croyant se remettait à elles pour fermer la bouche à toutes les objections des adversaires ; mais cela ne pouvait durer : l'histoire contemporaine, devenue une tragédie menaçante, a dû se charger de sortir et l'un et l'autre de leur béat sommeil.

L'A. brosse en quelques tableaux saisissants les six jours de la création et il examine ce que les Pères de l'Eglise, les théologiens et même les incroyants de marque ont pensé et dit à propos de la prétendue antinomie de la Bible et de la Science. La conclusion est celle de Clément d'Alexandrie : « La philosophie est la servante de la Théologie », ou, en d'autres mots : peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science rapproche de Lui.

Puissent les jeunes théologiens orthodoxes, formés à la forte école de Monsieur le Professeur Iljin, arriver à l'appréciation complète de la « lumière du Thabor. »

DOM A. DE LILIENFELD.

L. Kobilinski-Ellis.— Christliche Weisheit. Sapientia divina. Cosmologia perennis. Nach der Lehre des Intermediarius. Basel, Frobenius, 1929 ; in-8, X-179 p. Als Manuscript gedruckt.

Ouvrage de philosophie religieuse se rattachant aux idées de Vl. Solovjev. Solovjev a créé à côté de l'expression Dieu-Homme pour désigner le Christ, celle de Dieu-Humanité pour désigner l'Union organique des fidèles et un jour des saints au Ciel, à la divinité du Christ. Cette conception originale inaugure une notion de l'Église ou l'élément d'unité sociale fait place à celle d'unité organique. Solovjev développe les fondements psychologiques de cette conception dans les leçons sur le Dieu-Humanité (1881), ses fondements métaphysiques, d'une façon sommaire, dans son ouvrage français *La Russie et l'Eglise universelle* (1889). Le présent ouvrage cherche à étager sur ces données un système du monde et à en approfondir les idées maîtresses en synthétisant quatre ouvrages publiés sous le nom d'un pseudonyme *Intermediarius*, cet auteur-ci puisant lui-même ses développements principalement dans l'Apocalypse.

M. K. E. appelle cette théorie la « Sagesse chrétienne ».

Celle-ci comprend quatre parties : la théologie, la cosmologie, l'anthropologie, la christologie. La terminologie et les conceptions de cette théorie présentant un caractère assez exotique pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec la littérature anthroposophique, M. K. E. ajoute deux prolégomènes et six appendices, qui sont sa contribution perpersonnelle à la théorie.

Dans un ouvrage récent, *Monarchia Sancti Petri* (Cfr. *Irénikon*, VII, 1930, 741 et suiv.) M. K. E. a traduit de larges extraits des ouvrages de Solovjev se rapportant à cette question et les a commentés.

DOM TH. BELPAIRE.

Panagiotis I. Brasiotis. — Οἱ τρεῖς Ἱεράρχαι καὶ τὸ κοινωνικὸν πρόβλημα (Les trois hiérarques et le problème social). Athènes, Nea helleniki Eos, 1930, in 8, 40 p.

Dans une réunion solennelle du 30 janvier 1930, tenue pour célébrer la mémoire des fondateurs et des bienfaiteurs de l'Université d'Athènes, M. Brasiotis exposa l'attitude des trois hiérarques : S. Basile, S. Grégoire de Nazianze et S. Jean Chrysostome en face du problème social. Celui-ci les intéresse par son côté moral et religieux. Ils préconisent l'amour du travail et la charité comme remèdes au paupérisme. Ils insistent surtout sur le fait que les riches tiennent leurs biens de Dieu, qui les leur a donnés pour subvenir à leurs besoins et à ceux des pauvres. On fausserait leur pensée, en prétendant trouver en eux des idées communistes. C'est de la charité des riches pour Dieu et le prochain, et non d'une expropriation forcée, qu'ils attendent la guérison des plaies de la société.

DOM F. MERCENIER.

N. Okunev. — Monumenta artis serbicae. II. Prag, Institutum slavicum, 1930 ; in fol., 8 p. 1 reproduction en couleurs, 12 planches Kč 80.

Kondakov a caractérisé les peintures murales serbes en ces quelques lignes : « Variante du style byzantin élaborée sous l'influence italienne par l'école locale, mais conservant les dehors du type grec. Assurément, à la base, se trouvait la maîtrise grecque » (*Iconographie de la Vierge*, 1911, p. 203).

C'est de cette peinture extrêmement intéressante parce que confluent de toutes les influences qui ont travaillé l'art byzantin, que M. Okunev nous donne quelques spécimens dans le présent album : 13 belles reproductions de fresques provenant de différents monuments et de différentes époques, du XIIIe au XVe siècles. Ce ne sont donc que quelques spécimens d'un art que l'on sait avoir été formé d'apports divers, car il faut le dire, la part locale fut minime. Surtout faut-il y étudier les influences de l'école macédonienne et de l'école crétoise, qui supplanta la première dès la fin du XIVe siècle.

Il revenait à M. Okunev de nous présenter ce choix, car il est passé maître dans ce domaine, ainsi que son ouvrage *Les Peintures à fresques serbes du moyen âge* (en russe, Prague, 1923), en fait foi. Il faut admirer toujours le goût et le soin avec lequel l'Institut Slave de Prague édite ses ouvrages d'art.

DOM TH. BECQUET.

The Transactions of the Twenty-one. The Dealings of the Twenty-one London Incumbents with their Bishop in the Matter of Reservation of the Blessed Sacrament. London, Ph. Allan, 1930 ; in 12, 68 p. 1 s.

Un compte rendu complet de la correspondance entre vingt-et-un curés de Londres avec leur évêque, au sujet de la Réserve eucharistique. *Irénikon* a déjà donné son avis sur cette question et sur les arguments tirés faussement de la pratique des Églises orientales : t. V, p. 556, p.

586-587 ; et aussi t. V p. 213 : « Cette manière de voir ne convaincra pas ceux qui ont compris la vraie place de la communion dans le Sacrifice de la Messe et le caractère tout à fait « accidentel » de la conservation des espèces consacrées, après la participation sacramentelle à l'acte liturgique par excellence. » On ne lira pas sans intérêt l'article publié par D. Beauduin : L'occident à l'Ecole de l'Orient, *Irénikon*, t. I, p. 73, et D. Laporta, *Piété eucharistique*. (Mont-César, Louvain.)

C. A. B.

Herbert Thurston S. J. — No Popery. Chapters on Anti-Papal Prejudice. Londres, Sheed and Ward, 1930 ; in 8, x-319 p. 7 s. 6d.

Le savant historien jésuite s'emploie à réfuter diverses versions protestantes de l'histoire religieuse. Il défend l'intégrité morale de Pie IX, explique les raisons de la condamnation de la franc-maçonnerie, de la non-divulgation de la Bible par l'Église catholique, de l'extermination des hérétiques, etc.Il nous semble, cependant, que, ça et là en cette matière d'apologétique, nous ne trouvons pas le souci scientifique habituel de l'auteur.

C. A. B.

G. T. Chesterton. — The Resurrection of Rome. Londres, Hodder and Stoughton, 1930, in-8, 346 p. 12 s. 6 d.

Rome n'est abattue que pour se relever ensuite plus forte. Des ruines de l'Empire, sort l'Église romaine, déjà assez forte au VIIIe siècle pour faire face à l'Empereur byzantin dans la querelle iconoclaste. Les Germains et les Français abaissent la papauté pendant la période suivante, mais la Renaissance est son œuvre. De nouveau accablée, Rome se relève au XXe siècle, doublement puissante en la Cité Vaticane et en la Cité fasciste.

Il serait impossible de relever toutes les erreurs historiques qui sont les lieux communs de ce livre. Signalons cependant que C. comme son maître en histoire, Belloc, identifie le catholicisme avec l'Empire romain et avec la civilisation latine. La civilisation byzantine, la seule civilisation européenne pendant les âges barbares, est constamment ridiculisée d'une façon puérile. De même, l'Église grecque est toujours traitée comme manichéenne, puritaine et iconoclaste.

C. A. B.

Paul Schütz. — Zwischen Nil und Kaukasus. Ein Reisebericht zur religionspolitischen Lage im Orient. München, Kaiser, 1930 ; in-8, 246 p. M. 5.80. rel. 7.80.

L'A., qui est un des rédacteurs de la sympathique revue *Orient und Occident*, bien connue de nos lecteurs, a voulu entreprendre un voyage

en Russie. On lui refuse l'entrée directe Berlin-Moscou. Il se décide alors à faire l'essai par une autre porte, celle de la Perse. Pour y parvenir il traverse l'Égypte, la Palestine, le Khurdistan, et arrive en Arménie. La description des diverses étapes est fort pittoresque : en Egypte, l'A. assiste à l'invasion de l'Occident, avec le modernisme de sa pensée et de sa technique. En Syrie, il visite les réfugiés arméniens, les fondations de la danoise Karen Jeppe. Il raconte son passage chez les *adorateurs du démon*, en Mésopotamie avec leur mystérieux *Livre noir*. Arrivé à la frontière soviétique-persane, le *visa* nécessaire lui est encore une fois refusé et l'A. est obligé de rentrer en Allemagne, sans pouvoir même traverser la Russie. Son voyage n'a pourtant pas été inutile. L'A. note les côtés positifs du caractère oriental et admire, par exemple, les qualités de la religion musulmane. Comme on pouvait s'y attendre, tout son intérêt va aux problèmes des nationalités, au grand problème surtout des rapports entre religion et politique dans le monde oriental. Il perçoit nettement le danger que présente le mariage du christianisme avec la civilisation matérialiste de l'Occident, tel qu'il apparaît parfois dans les missions ; il prévoit la création d'un nouvel *Imperium* en Orient et se demande quel est le rôle réservé à l'Allemagne et au protestantisme, situés entre l'ancien Occident et l'Orient de l'avenir.

DOM A. DE LILIENFELD.

Sister Margaret Gertrud Murphy. — St. Basil and Monasticism. A Dissertation [...] (The catholic University of America. Patristic Studies, XXV.) Washington, The catholic University of America, 1930 ; in-8, XIX-112 p. $ 3.50.

Cette dissertation doctorale est empreinte d'une grande sympathie pour le législateur monastique de l'Orient : cette sympathie aura facilité à l'A. l'étude de la bibliographie très étendue se rattachant à son sujet (elle ne fait pas mention de Bousset et Holl, ce dernier cité cependant par W.K.L. Clarke) et lui aura allégé la lecture attentive et assidue du texte grec des œuvres du saint Évêque. La nombreuse correspondance semble surtout avoir été soigneusement compulsée, au point que les moindres détails de la vie religieuse, dont ces lettres contiennent l'indication, ont été mis à contribution dans cet ouvrage.

L'A. critique et complète les ouvrages de W.K.L.CLARKE, *St Basil the Great, a Study in Monasticism, Cambridge* (1913) et *The Ascetic Works of St Basil, Translated into English with Introduction and notes* (London, 1925).

La critique porte principalement sur les raisons qui ont amené M. Clarke à rejeter l'authenticité des deux opuscules ascétiques de S. Basile : le *De Renuntiatione Saeculi* et le *De ascetica disciplina*. Ces raisons sont empruntées à la critique interne exclusivement. L'A. entend prouver qu'elles ne sont pas péremptoires ; mais il aurait pu distinguer entre

le bien fondé de ces critères et l'absence de leur valeur démonstrative à cause du peu d'étendue des textes auxquels ils sont appliqués.

L'A. reproche encore à M. Clarke d'avoir manqué de pénétration dans son étude du monachisme basilien et croit pouvoir la compléter sur deux points.

1. «Le principe fondamental sur lequel S. Basile édifie son système monastique — système unique dans son genre — est que la vie monastique, étant la perfection de la vie chrétienne, tire de l'Ecriture Sainte les détails de la vie courante aussi bien que son inspiration et ses principes. Conformément à cette idée, S. Basile pose l'Ecriture comme la norme et le statut suivant lequel ses religieux ont à rendre l'obéissance : c'est-à-dire qu'il attribue à l'Ecriture le rôle accordé généralement à une règle monastique formelle» (p. 97).

Cette affirmation appellerait, semble-t-il, un correctif. A côté des règles de conduite, il y avait, dans les monastères basiliens, des règles ordonnant l'office et la vie commune, qui n'étaient pas empruntées à l'Ecriture, mais aux usages et aux nécessités de la vie et faisaient cependant partie de la règle formelle de la communauté, que celle-ci fût écrite ou conservée oralement.

2. « L'essence de la vie monastique basilienne consiste dans les trois renoncements de pauvreté, de chasteté et d'obéissance (L'A. appelle ces renoncements trois vœux)... La chasteté avait, parmi ces trois vœux, la primauté attribuée maintenant à l'obéissance, (p. 29)... « ainsi à cette époque la profession de chasteté, à l'entrée dans un monastère, équivalait à la profession monastique elle-même » (p. 30).

La raison invoquée est la suivante : les jeunes gens élevés dans les monastères pouvaient faire profession de chasteté à l'âge de discrétion (p. 32, note 4). « Donc, lors de leur profession monastique, les moines de S. Basile se liaient, explicitement ou implicitement, d'une manière permanente et irrévocable à une vie de chasteté » (p. 32). Reste à montrer que cette obligation seule entraînait les autres et l'agrégation à la communauté et ensuite que cette obligation avait la valeur d'un vœu solennel de religion.

A part ces réserves, l'ouvrage de S. M. G. Murphy est une contribution consciencieuse à l'étude des œuvres de S. Basile et une critique très détaillée des livres de Mr. Clarke.

Dom Th. Belpaire.

Stephanus Hilpisch. — Geschichte des benedictinischen Mönchtums in ihren Grundzügen dargestellt. Fribourg en Brisgau, Herder, 1929 ; in-8, X-433 p. 10 planches.

L'abbaye de Maria-Laach a publié, à l'occasion du XIV[e] centenaire de la fondation du Mont-Cassin, deux ouvrages historiques sur l'Ordre bénédictin. Le premier, intitulé *Benediktinisches Klosterleben*, contient, à

côté de nombreuses gravures de monastères, des données succinctes sur leur origine et leur histoire ; le second, que nous relatons ici, s'attache surtout à suivre dans ses origines, la formation et dans son évolution, le développement de la règle bénédictine et de la vie monastique dont elle est la norme en Occident.

L'ouvrage se borne à faire l'histoire des grands fondateurs monastiques, ensuite des grands abbayes, puis des unions de monastères sous l'autorité d'un abbé, et enfin des congrégations de monastères sous l'autorité d'un archi-abbé. En terminant, l'auteur relate la naissance de la confédération des congrégations et la nomination du premier abbé Primat, dom Hildebrand de Hemptinne. Dans ces confédérations et congrégations, les abbayes restent indépendantes et cette indépendance est la meilleure garantie d'un sain développement. « Les congrégations et le Primat servent à promouvoir le bien-être des abbayes : ils sont les protecteurs et les garants de leur prospérité » (p. 389).

On se méprendrait à chercher dans ce livre une histoire complète de l'Ordre bénédictin, et cette méprise a été commise par les critiques qui ont reproché à l'auteur d'avoir eu trop peu recours aux archives des monastères. Il est conscient lui-même (intr.) d'apporter quelques éléments à une histoire complète de l'Ordre, mais avant tout il tente une ébauche, et veut donner une vue d'ensemble du chemin parcouru. C'est l'histoire de la *conception* monastique à différentes époques qu'il relève surtout : les événements sont à peine esquissés et les dates sont rares. Au contraire les écrits des maîtres de la vie monastique, les décrets des chapitres généraux et les constitutions des congrégations ont été largement mis à contribution. Chaque partie de l'ouvrage est comme une monographie à part, de valeur souvent inégale.

Les sections consacrées à S. Basile et à S. Benoît témoignent d'une analyse profonde de ces auteurs ascétiques. L'orientation spéciale des cisterciens et l'effort de S. Bernard, pour ramener les moines vers une vie plus contemplative, sont traités d'une manière très succincte.

L'Auteur se range à l'opinion clunisienne et à celle de ceux qui estiment que le travail de la Règle est surtout une occupation (p. 223) et non pas un travail de rapport nécessaire à la subsistance. Au sujet du travail, du reste, S. Benoît a innové sur ses prédécesseurs — l'auteur y insiste à juste titre — en séparant nettement celui-ci de la prière : « Les moines ne sont pas des fabricants de paniers ou de nattes, disant continuellement des prières » (p. 67). Ils ont un oratoire à part, où ils prient à certaines heures.

Si cet ouvrage n'est pas complet du point de vue strictement historique, il restera néanmoins une œuvre fondamentale pour l'étude du monachisme, autant par sa documentation très étendue que par les réflexions pénétrantes qui y sont émises. Il restera surtout une des œuvres les plus marquantes, dues à l'impulsion éclairée donnée par le Rme P.

Abbé de Maria-Laach à sa commuuauté dans le domaine des études religieuses et historiques.

DOM TH. BELPAIRE.

Protopope Avvakum. — Das Leben des Protopen Awwakum von ihm selbst niedergeschrieben. Uebersetzung aus dem Altrussischen nebst Einleitung und Kommentar von Rudolf Zagoditsch. (Quellen und Aufsätze zur russischen Geschichte, Bd. 10. Berlin et Königsberg, Ost-Europa-Verlag, 1930 ; in-8°, VIII-227 p. 4 illustrations. M. 9.

Le protoprêtre Avvakum fut à Moscou, après 1650, le grand promoteur et propagateur du Raskol des Starovières. L'étude scientifique de ce schisme des Vieux-Croyants, une des plus terribles crises que traversa l'Eglise russe, et la suite des réformes liturgiques du Patriarche Nikon, ne date que des années 1850. Les documents concernant la vie d'A. furent alors publiés pour la première fois par A. P. ŠAPOBA (*Sur les causes de la naissance et de la propagation du Raskol*, 1858). La présente traduction est faite d'après l'autographe d'A. qui se trouve à l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. à Léningrad. Les variantes de deux autres autographes de la même vie, conservés aux Académies ecclésiastiques de Kiev et de Kazan, ont été ajoutées entre parenthèses. — L'A. fait précéder le texte d'une introduction historique sur le Raskol.

Dans cette autobiographie, A. expose, sur l'ordre de son père spirituel, comment il eut un jour une vision, à la suite de laquelle il comprit qu'il serait en butte aux épreuves et aux persécutions. Ensuite il raconte d'une façon très vivante son exil en Sibérie, durant huit années, et ses luttes après son retour à Moscou avec les partisans de la réforme. Enfin il s'étend sur des miracles opérés pour délivrer des possédés du démon. Bien que A. représente le Patriarche Nikon comme un homme orgueilleux et cruel, les faits relatés à son sujet dans cette biographie ne constituent pas la preuve de pareille affirmation ; la répression du schisme ressortissait au pouvoir civil.

Le récit fournit des renseignements très précieux sur les usages et mœurs ecclésiastiques de l'époque. Ce « Savonarole moscovite » est certainement une des figures les plus puissantes de l'histoire russe. Il incarne la résistance de l'ancienne culture russe médiévale contre l'éveil de l'idéal humaniste et occidental qui devait prévaloir.

DOM TH. BELPAIRE.

Julian Alameda O. S. B. — Las Iglesias de Oriente y su union con Roma. I. Buenos Aires. P. P. Benedictinos, 1929 ; in-12, 284 p.

C'est un plaisir et un encouragement que de voir les catholiques de l'Amérique latine suivre de près le mouvement de l'unité chrétienne. Preuve de plus de l'universalité de ce mouvement, et de son actualité dans la pensée religieuse de tous les pays. L'ouvrage du P. A. — nous n'en

avons ici que le 1er tome — traite successivement des Églises et des rites orientaux, résumant avec précision et intelligence ce que d'autres ouvrages ont développé, de l'histoire des schismes et des tentatives des papes pour y porter remède, et enfin des motifs qui doivent inciter les catholiques à travailler efficacement et avec zèle au rapprochement des chrétiens séparés. Ce volume, quoique il ait la marque des travaux de la première heure, paraissant en un pays où les idées ne sauraient être encore très avancées sur ces questions, porte cependant beaucoup de promesses.

DOM O. ROUSSEAU

Mon. Theodosie Bonteanu. — Istorisirea unei calatorii in Muntele Athos. (Récits de voyage au Mont-Athos.) Neamtu, Tipografia monastirei, 1930 ; in-8, 112 p. Lei 50.

L'A. hiéromoine de la Métropole de Iasi, publie des notes et impressions recueillies au cours d'un pèlerinage au Mont-Athos. Deux questions attirent surtout son attention. La situation des moines roumains de l'Athos, et l'introduction chez ceux-ci du calendrier grégorien.

Les patriarches de Constantinople et de Bucarest ayant imposé à tous leurs sujets la réforme du calendrier, beaucoup de moines roumains du Mont-Athos refusèrent de s'y conformer. Un bon nombre de ceux-ci anathématisèrent leurs évêques et les Sacrements qu'ils distribuent ; ils persuadèrent leurs amis de Roumanie de se séparer de l'église officielle ; les plus égarés allèrent même jusqu'à leur envoyer par la poste les matières bénites qui servent aux sacrements.

On compte environ 500 moines roumains à l'Athos, occupant 25 à 30 skites. Le plus important des skites est S. Jean-Baptiste : il abrite une centaine de moines. Les moines roumains se plaignent fort des vexations que leurs confrères grecs des grands monastères leur font pour la location de leurs domaines et pour leur recrutement, — manœuvres très regrettables pour ces lieux que tout orthodoxe regarde comme la « patrie du monachisme » ouverte à tout oriental. Le malheur est que les Roumains de la Sainte Montagne n'ont pas le droit qu'ont les Russes, les Serbes et les Bulgares, d'avoir un représentant à l'« Epistasie » ou conseil central de Kariès, parce qu'aucun de leurs skites n'a le rang de monastère indépendant.

Le lecteur occidental regrettera que l'hiéromoine T. ne se soit pas étendu davantage sur la description de l'un ou l'autre monastère roumain du Mont Athos et de la vie qu'on y mène.

S. D. V.

R. Aigrain. — Liturgia. Encyclopédie populaire des connaissances liturgiques. Paris, Bloud et Gay, 1930 ; in-8, XV-1141 p. illustré.

Il est difficile de dire en quelques lignes tout le bien qu'il faudrait de ce volume commode. Encyclopédique, on ne peut lui reprocher ce qu'on

reproche d'ordinaire aux travaux de ce genre, de dénaturer la science, car son but est exclusivement de vulgariser ou mieux de populariser une chose qui a le droit de l'être. Populaire, il l'est à la vérité, tant par son prix modique en comparaison de son contenu que par son allure, sa tenue et son illustration. Son principal mérite est de résumer et de grouper ce qui a été dit dans de nombreux ouvrages et revues fort disparates et souvent inabordables au public, sur tout ce qui regarde la liturgie et les liturgistes : doctrine, rubriques, histoire, etc.

Vingt six études sont réparties entre vingt et un collaborateurs, parmi lesquels figurent des noms bien connus comme ceux de dom Cabrol, dom Gougaud, du P. Salaville, etc. Le plan est simple : I. *Principes généraux*, relations de la liturgie avec la théologie, le droit canonique, la spiritualité ; II. *Les personnes et les choses*, hiérarchie, bâtiments et objets du culte, vêtements et livres liturgiques, etc. ; III. *Les liturgies et les fonctions liturgiques* ; IV. *La vie et l'esprit liturgique*. La IIIe partie est certainement celle qui a le plus de valeur, parce que l'histoire des liturgies est ce qui a été étudié par les savants avec le plus de mérite et le plus de dignité, et que les collaborateurs de cette partie ont livré ici le résultat de nombreuses années de recherches et de contact direct avec les textes.

Les Ie et IVe parties nous ont paru au contraire plus faibles ; et cela tient, croyons-nous, à ce que la science de l'application liturgique n'en est encore qu'à ses débuts. Le chapitre sur les liturgies orientales mérite d'être signalé, surtout à cause du paragraphe consacré à l'office divin dans la liturgie byzantine, sur lequel il n'existait presque rien jusqu'à présent, au moins dans la langue française. Les quelques pages qui s'y rapportent vaudraient d'être publiées à part, et rendraient service.

Dans la Préface que Mgr Harscouët, évêque de Chartres, a faite à cet ouvrage, le distingué prélat se plaît à rappeler les enthousiasmes du mouvement ou du renouveau liturgique des premières *Semaines* de Louvain avant la guerre, et le nom de celui qui en fut le principal initiateur, dom Lambert Beauduin, qu'il nomme le « théologien de la liturgie ». On pourrait regretter que l'auteur de cette vivante encyclopédie n'ait pas réussi à s'acquérir la collaboration effective de ces ouvriers de la première heure, à qui revient d'avoir conçu ou tout au moins repensé un certain nombre des richesses étalées ici. DOM O. ROUSSEAU.

Archdale A. King. — Notes on the Catholic Liturgies. London, New York and Toronto, Longmans, Green and Co., 1930 ; in-8, IX.-544 p. 21 s.

Les ouvrages qui traitent des liturgies tant orientales qu'occidentales sont généralement écrits, dit l'auteur, par des spécialistes et pour des spécialistes. Ce que l'on veut faire ici, c'est un exposé facile pour ceux qui ne sont guère versés en *liturgiology*, et désirent pourtant avoir sur ces

questions des renseignements précis. En conséquence, l'auteur a bourré son livre de détails glanés de-ci de-là sur les liturgies, détails qui sont présentés sans beaucoup d'unité ni d'esprit de synthèse et sentent plus d'une fois l'information autodidacte. Il traite successivement du rite romain, des rites monastiques carthusien, carmélitain, dominicain et norbertin, du rite lyonnais, du rite de Braga, de Milan, et du mozarabe. Ensuite il passe aux liturgies orientales, où, après une introduction aux rites orientaux ou général, il traite *ex professo* du rite byzantin et de ses variantes dans les différents pays où il est employé, et du rite arménien. Cet ouvrage peut servir d'aide mémoire — l'index systématique est bien fait — mais sa composition plutôt désordonnée n'encouragera pas beaucoup le lecteur désireux de s'initier progressivement.

DOM. O. ROUSSEAU.

Dom Hilaire Duesberg O. S. B.— Apologie... à ceux qui croient. Paris, Desclée, De Brouwer et Cie, 1930 ; in-12, 297 p.

Apologie et non apologétique, car l'ouvrage n'est pas écrit dans un but de combat, et il porte en sous-titre : « A ceux qui croient ». Cependant, « peindre à leurs yeux (des croyants) l'harmonie profonde de leur religion avec la nature humaine, et montrer comment, en dépit des apparences, elle comble nos besoins », pourrait rentrer dans le cadre d'une démonstration catholique. D'autres l'ont cru avec Lacordaire, Ozanam, Bougaud ; et, plus récemment Ollé-Laprune, Fonsegrive et même Blondel. Ici, toutefois, rien de l'immanence dont l'auteur se gare, dès le début, avec un soin pieux. On aura beau faire : une apologie est toujours un peu une apologétique. Ecrire un livre à la louange de l'Eglise, c'est faire œuvre, quand même, si peu polémiste que l'on soit, de démonstration catholique. Aussi dom H. D. en fait-il implicitement l'aveu : « On serait heureux, dit-il, si ce tableau de notre vie intime excitait l'envie des gens du dehors, et les poussait à se mêler à nous... » Qu'ils se rassurent, ceux du dehors, en abordant ces pages : ils y trouveront respect et sympathie pour leur état de conscience, et ils ne s'y buteront jamais à l'un de ces arguments, lourds comme une massue, dont les coups ne laissent après eux qu'une impression d'amertume et d'effroi.

Avec quelle joie et quelle fierté aussi le catholique fera, sous la direction de dom H. D, le tour de ses richesses ! Il ne se savait pas si magnifiquement doté. Dans son ignorance malhabile à user de ses trésors, il a nourri peut-être dans son cœur une grinche persévérante ; ou bien il est demeuré indigent parce qu'il n'appréciait pas son opulence. Qu'il lise ce livre et l'action de grâces plus reconnaisante montera de son cœur vers Dieu « qui l'a appelé à son admirable lumière ».

Il le lira sans fatigue et avec un très grand agrément. Le pittoresque des images, la vigueur d'un style sans défaillance, l'inattendu de l'expression, cet art enfin, de projeter dans le sensible la figure des mouvements

psychologiques l'entraîneront au cours de ces trois cents pages en éveillant constamment son intérêt ; et, quand il aura terminé sa lecture, il y reviendra pour la reprendre.

Parler de l'Eglise, c'est parler du Verbe fait chair. Jeanne d'Arc le disait à ses juges : « Pour moi, le Christ et l'Eglise, c'est tout un ». Voilà ce qui fait par-dessus tout le charme de l'ouvrage de dom H. D. Son *Apologie* est un hymne à l'Incarnation, et la saveur secrète de son livre c'est, dans la trame, et à chaque page, le nom au-dessus de tout nom, le nom de Jésus-Christ.

J. DESSART.

E. H. M. Daisomont. — De strijd van Hendrik VIII om Anna Boleyn. Een blik op den oorsprong van het godsdienstig conflict tusschen Engeland en Rome in het begin der XVIe eeuw. 2e édit. Bruges, Sinte Katharina, 1928 ; in-12, 181 p. 4 planches et 1 carte.

L'A. a cru qu'un récit de la lutte de Henri VIII pour Anne de Boleyn, point de départ de la séparation entre l'Angleterre et Rome, intéresserait le public néerlandais, maintenant qu'on parle tant de l'Union des Églises. Il ne doit point s'être trompé puisque son livre, très bien présenté, en est déjà à sa seconde édition. A son récit l'A. ajoute un chapitre final contenant quelques considérations sur l'Église anglicane.

Juan B. Teran. — Lo Gotico, Signo de Europa. (Libro de viaje Buenos Aires, Cabaut y Cia., (1930) ; in-12, 197 p.

Récit de voyage d'un touriste sud-américain qui s'intéresse aux choses et aux idées, dans les principaux pays de l'Europe. Le voyage est vite fait ; la pensée a la rapidité de l'express, et la conclusion est vite tirée. Le Ghetto, la villa Borghese, Saint-Pierre de Rome, Amiens, Westminster Montmartre, Berlin en viennent à démontrer que le « Gothique » est le signe de l'Europe occidentale. — L'allure, le style et le coloris pourtant ne rendent pas ce récit inférieur aux autres du même genre.

D. O. R.

JULIAN ALAMEDA O.S.B. *San Benito.* Buenos Aires, Kraft, 1929 ; in-8. 199 p. illustré. 2.50.

RINALDO PILKINGTON. *Il culto della Chiesa.* Spiegazioni popolari di S. Liturgia. Vicenza, Società Anonima Tipografica, 1930 ; in-12, 223 p. L. 5, rel. 7.50.

MARIE-ANDRÉ DIEUX. *Splendeur et Fécondité de l'Ordre.* Radio-sermons 1929-30. Paris, Bloud et Gay, 1930, in-12, 195 p.

HUBATZEK, O. P. *La Pannykhide.* Traduction française. Lille, Éditions. de la Bibliothèque *Istina,* 1930 ; in-12, 16 p.

Pâques. Traduction française des Matines de rite Byzantin. Lille, Editions de la Bibliothèque *Istina* (1930) in-12, 28 p.

B. HENRICI SUSO. *Horologium Sapientiae*. Accedunt tractatus et notae quaedam de theologia mystica ex operibus H. Denifie O. P. Edidit. C. Richstatter, S.J. Turin Marietti, 1929 ; in-12 XX-279 p. L. 10.

G. MOLLAT. *Introduction à l'étude du Droit canonique et du Droit civil*. Paris, Beauchesne, 1930 ; in-12, 71 p.

A. ŽAK. *Der heilige Norbert*. Ein Lebensbild nach der Kirchen und Profangeschichte (Kleine historische Monographien, 21-22). Vienne, Reinhold-Verlag, 1930 ; in-12, 253 p. 8 planches.

V. O. LUDWIG. *Der Verduner Altar*. Das Kostbarste Bibelbildwerk der Welt (Kleine historische Monographien). Vienne, Reinhold-Verlag, 1929, in-12, 87 p. 65 planches.

F. HENDRICHS, S.J. *Katholiche Geloofsleer in vragen en antwoorden voor volwassen Katholiken en Niet-Katholieken*. Anvers. Geloofsverdediging, 1931 ; in-12, 146 p. 4.50.

SEBASTIANUS UCCELLO. *Epitome morale-asceticum de Sacramenti Poenitentiae ministerio*. Taurini-Romae, Marietti, 1930 ; in-12, VII-513 p. L. 15.

GERARDUS M. PARIS. *Ad mentem S. Thomae Aquitanis dissertatio de donis Spiritus Sancti in genere*. Taurini. Marietti, 1930 ; in-8, XII- 114 p. L. 16

LUDOVICUS I. FANFANI. *De Rosario B. M. Virginis, Historia, Legislatio, Exercitia*. Taurini-Romae, Marietti, 1930; in-8, XII-215 p. L. 10.

SŒUR MARIE-CLAIRE DE JÉSUS. *Les Pensées sur les mots*. Commentaire sur les prières en usage au Carmel. Anvers, Van Nylen, 1930 ; in-8, 223 p.

THOMAS VAN AQUINO. *Theologische Summa*. XI. Over het Geloof (IIa IIae, Q. 1-16). Anvers. Geloofsverdediging, 1930 ; in-8, XV-376 p. Fr. 30.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

Irénikon

TOME VIII

Nº 1. 1931 Janvier-Févr

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQ